

The background of the cover is a photograph of a library shelf filled with old, worn books. The spines of the books are visible, showing various colors and textures, including leather and cloth. The lighting is warm, highlighting the aged nature of the books.

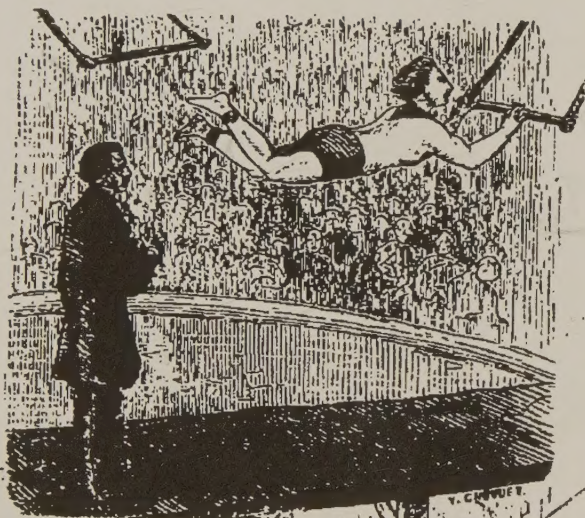
Jules Léotard

Mémoires (Éd. 1860)

 hachette
LIVRE

{ BnF

MÉMOIRES
DE
LÉOTARD



PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
—
1860

MÉMOIRES
DE
LÉOTARD

80

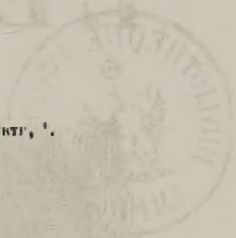
T. 27
In 12314

~~12787~~

MÉMOIRES

LÉOTARD

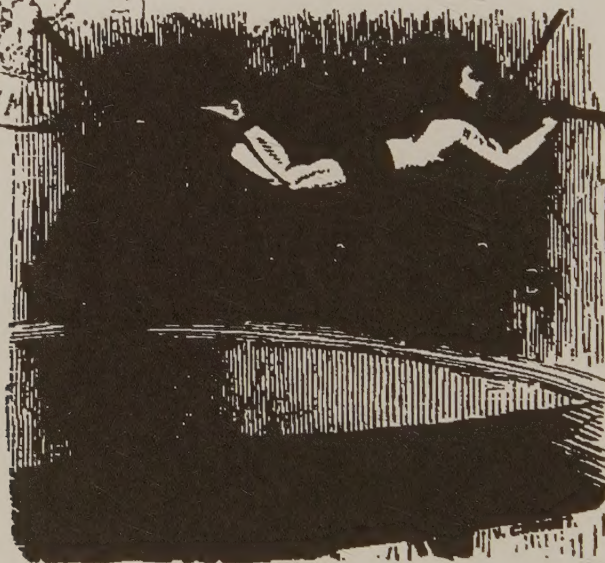
PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'HERPES, 1.



(C)

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1850

MÉMOIRES
DE
LÉOTARD



yt
George

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1860

Traduction et reproduction interdites.

AVANT-PROPOS

Il me semble entendre déjà les divers commentaires que va soulever l'apparition de ce petit volume; mais je suis plein de confiance, et j'espère qu'après qu'on l'aura lu on ne manquera pas de me rendre justice.

Le *Charivari*, le *Gaulois*, le *Diogène*, avaient

à peine annoncé que j'allais publier mes confidences, que déjà l'on s'attendait à une deuxième édition des mémoires de l'héroïne de M. Mané.

Il n'en sera rien, et si je suis obligé de me soumettre ici à une comparaison, j'espère que les lecteurs verront au contraire dans l'ensemble de cette modeste publication, non le pendant, mais bien la contre-partie absolue d'un ouvrage qui n'a pas eu toutes les sympathies des amis de la bonne morale.

J'ajouterai, de plus, que c'est pour m'éloigner de toute imitation, même de forme, que je me suis abstenu d'y faire figurer ma photographie ainsi que j'en avais eu tout d'abord l'intention.

Je borne ma causerie à une simple exposition de mes débuts dans la vie :

Ma vocation,

Mon arrivée au Cirque-Napoléon,

Mon excursion en Prusse,

Et mon retour à Paris au Cirque des Champs-Élysées.

Si, pour ne pas causer certaines déceptions, je publie ici quelques fragments d'une correspondance qui atteste l'enthousiasme de cette partie du public qui prodigue son admiration plutôt à l'artiste qu'à l'art lui-même, il ne faudrait pas qu'on y vit le moindre sentiment de fatuité ni de mépris.

Je suis loin de me féliciter, mais aussi je suis sobre de blâme.

Je ne fais qu'un exposé, laissant aux écrivains de nouvelles drolatiques et de romans de mœurs le soin de puiser comme ils l'entendront dans cette littérature d'un genre extra-pittoresque, et d'en tirer telle morale qu'ils jugeront convenable.

De plus, comme un homme délicat doit tout respecter, même les démarches les plus légères, j'ai cru, afin de mettre *les personnes* à l'abri de tout soupçon, devoir changer les ini-

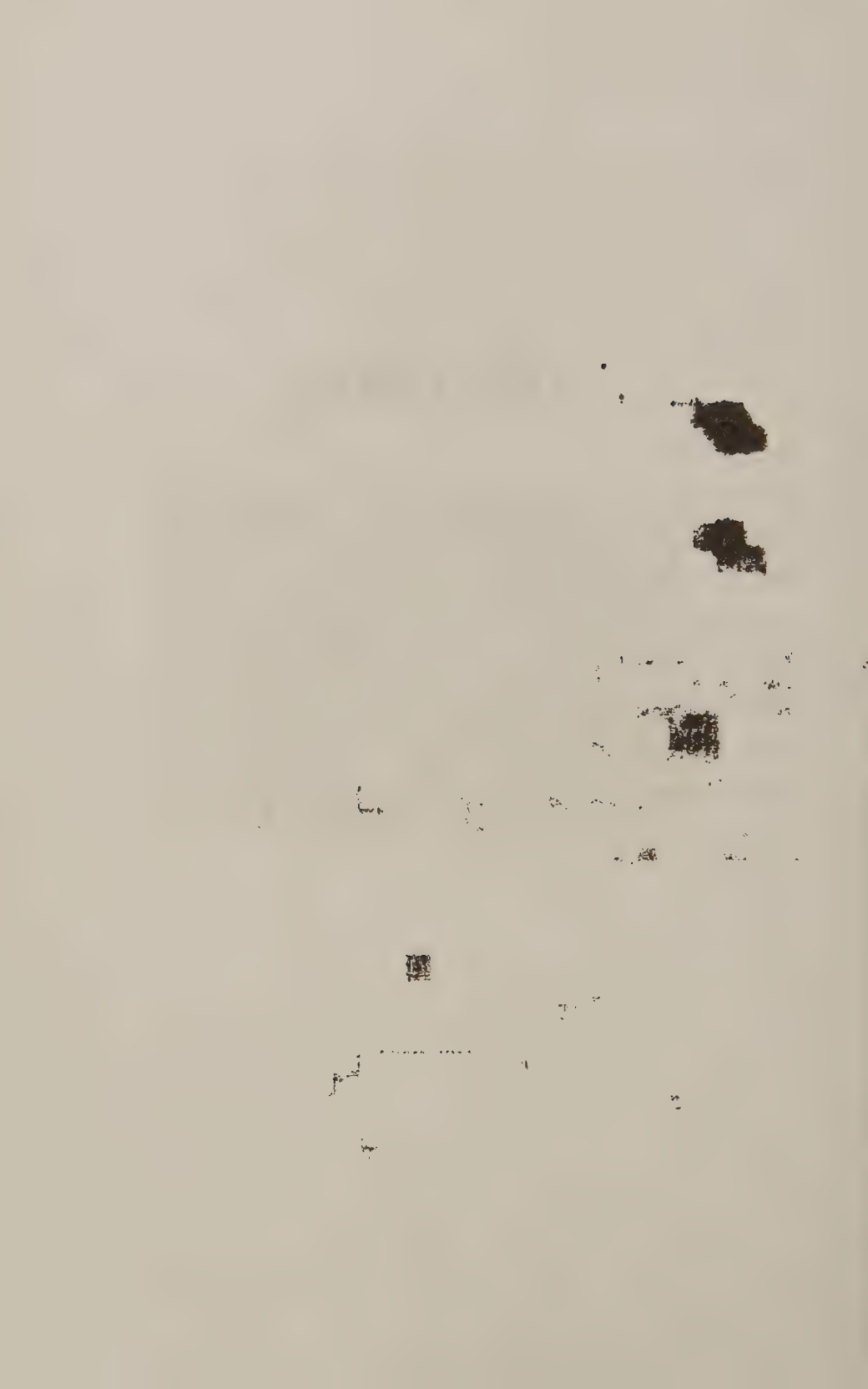
tiales, et ne donner en fait d'adresses que juste ce qu'il faut pour induire complètement en erreur les artistes en commérages.

J'espère qu'on ne m'en voudra pas de ce scrupule bien naturel, et que l'on comprendra facilement les sentiments qui me l'ont inspiré.

C'est la crainte d'être accusé d'une indiscretion qui friserait l'inconvenance et l'indélicatesse qui m'a fait tracer ces quelques lignes de préface. Maintenant que le lecteur est édifié sur mes intentions, j'entre franchement en matière, et j'ai le vague espoir que, si mon livre n'est pas instructif, il sera peut-être amusant, deux qualités antipathiques, quoi qu'on en dise, et que l'on peut rarement réunir dans un même ouvrage.

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE. — Ce qu'il faut pour écrire ses Mémoires. — Un préjugé à ajouter à ceux de M. Jules Noriac dans la *Vie en détail*. — Qu'entend-on par vivre? — Un fâcheux parallèle. — Le mot d'un titi. — Un mot sur un ouvrage semblable mais bien différent. — Le système des comparaisons au dix-neuvième siècle; ce qu'il en résulte pour moi. — De la différence qui existe entre la troupe de M. Sari et celle de M. Dejean. — Ce qui fait que je publie mes Mémoires. — Un tiroir de mon secrétaire. — Mon ami Jules Nougaret. — Un élève en gymnastique qui a voulu passer maître. — Où mon père arrive bien à propos. — Chute d'un journaliste qui a trop présumé de ses forces... en gymnastique. — Voudrait-il se venger? — M. de Ville-messant. — La presse. — Le public.



Que faut-il pour publier ses Mémoires?

Les gens ordinaires me répondront qu'il faut avoir vécu.

C'est une erreur,

Ou un préjugé, comme dirait M. Jules Noriac.

II

Il y a des gens qui existent depuis plus d'un demi-siècle et dont les jours ont paisiblement coulé comme les eaux du canal du Midi ou du Bourbonnais,

Avec la tranquillité monotone de l'omnibus
la Madeleine à la Bastille ou de l'ancienne
diligence de Chaillot,

Au jour le jour, sans incidents nouveaux et
à l'abri de toute espèce d'attention.

Il y en a d'autres qui, au contraire, ont plus
vécu en deux ans que ne vit en un siècle le
paysan des Cévennes, qui passe son existence
à voir les mêmes rochers,

A entendre les mêmes cloches.

A caresser la même charrue.

Or je crois que :

Pour publier ses Mémoires, il suffit d'avoir quelque chose à dire et une forte envie de parler.

Je me connais très-philanthrope, quoique artiste, et je me regarderais comme coupable du plus grand égoïsme et d'un manque complet d'égards envers mon prochain si je gardais pour moi seul pas mal de choses qui peuvent distraire la société.

III

C'est à tort que l'on supposerait que j'agis par esprit d'imitation, et je tiens à détruire certaine comparaison dont ma *modestie* m'empêche de me glorifier.

J'arrive de Toulouse.

A peine ai-je lancé quelques rayons sur l'horizon parisien, qu'aussitôt ce bon public,

dont le bon goût régit le monde, me nomme le roi du trapèze, et, pour consacrer cette réputation éclosée au souffle d'un enthousiasme qui me flatte en me faisant rougir, me fait l'honneur d'accoler ma statue à celle d'une célébrité du quart de monde.

IV

Dès lors je suis à l'apogée du bonheur, et l'éternel titi, qui ne perd aucune occasion de faire le malin, s'écrie, en me donnant le dernier coup d'aspersoir :

Côté des hommes, LÉOTARD !

Côté des femmes, RIGOLBOCHE !

Comment trouvez-vous l'eau bénite ?

V

L'idée que je réalise aujourd'hui ne m'est nullement venue en voyant courir les rues à certains Mémoires que je m'abstiens de qualifier, car celle qui les a publiés est, dit-on, artiste, et je suis trop bon camarade pour faire de la peine à ceux de ma famille.

VI

Le système des réclames se pratique, à Paris, dans des proportions exorbitantes et d'une façon quelquefois burlesque.

On a dit que dame Rigolboche, — pardon !

— avait publié ses *Mémoires* pour se faire une célébrité *quelconque*.

Et de moi l'on va dire, en faisant une inversion, que c'est parce que je suis devenu célèbre que je publie les miens.

Il n'en est rien.

VII

C'est pour rire avec le public de tout un peu, si c'est possible.

Damoiselle Rigolboche, — sauf votre respect! — a voulu dévoiler les mystères connus de tout le monde des Délassements-Comiques.

Je pourrai, à mon tour, si cela me fait plaisir, dévoiler les mystères moins connus du Cirque.

Que les dames des Délassements reçoivent

des lettres passionnées des habitués de ce théâtre, il n'y a là rien de bien neuf.

Cela s'est toujours vu, cela se verra toujours,

Tant qu'il y aura des *jeunes gens*.

Seulement que... *le contraire* ait lieu dans la troupe de M. Dejean, c'est moins ordinaire.

Mais...

Arrêtons-nous là, de peur d'anticiper.

VIII

A mon retour de Berlin, je n'avais pas encore eu l'idée de faire les honneurs de la publicité à une averse de carrés de papier qu'avait provoquée ma première apparition en maillot.

Toute cette littérature incroyable était allée rejoindre quelques Londres et de nombreuses

cartes de visite dans un tiroir de mon secrétaire.

Dernièrement, en rentrant chez moi, je trouvai mon ami Nougaret devant un guéridon, le nez plongé dans une gerbe de papiers de diverses dimensions et où étaient représentées toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

C'était cette touchante correspondance qu'il avait trouvée en cherchant des cigares.

Vous allez me dire que j'ai des amis qui pratiquent drôlement la discrétion.

Je répondrai à cela que Nougaret s'est toujours fait un culte de la délicatesse;

Seulement, il a sur les lettres de femmes des idées tout à fait particulières.

Aussi, en me voyant, convaincu que ce qu'il faisait était très-naturel, il n'interrompit son examen que pour s'écrier :

« Mais c'est charmant, mon cher, il faut publier ça.

— Publier, et comment?

— Eh ! parbleu, écris tes Mémoires, ce sera superbe. »

Publier mes Mémoires ! Un homme de lettres qui m'engageait à devenir son confrère et qui me prédisait du succès.

La chose n'était pas naturelle et je me promis d'y réfléchir.

IX

Quand j'étais à Toulouse, Nougaret était un des assidus de l'établissement de mon père.

Il venait s'accrocher aux trapèzes aussitôt qu'il quittait sa plume.

Un jour, je venais d'essayer devant lui un de mes nouveaux exercices.

Il applaudit de toutes ses forces.

Mais Nougaret est le véritable enfant du

Midi, qui ne doute de rien, et il se renferme toujours dans ce vieil axiome d'une justesse assez contestable, que :

Ce qu'un homme fait, un autre peut le faire.

Vous lui diriez qu'en levant la jambe Rigol-boche va donner un coup de pied à la lune, que, sans réflexion, il vous répondrait :

« Je parie en faire autant. »

X

Malgré mes instances, il voulut m'imiter.

Il partit du perchoir plein de confiance, mais, après avoir abandonné les anneaux, au lieu de saisir le trapèze que je lui avais lancé, il alla s'enterrer à deux pieds dans le sable.

Pour le coup, nous le croyions mort.

Nous courûmes procéder à son exhumation. Mais à peine fut-il sur pied qu'il se mit à sau-

ter et à rire, quoique fortement contusionné et profondément vexé de son insuccès.

XI

Pour justifier sa chute, son premier mot fut de dire qu'il l'avait fait exprès et qu'il allait recommencer.

Heureusement mon père arriva fort à propos pour s'opposer à la récidive.

Nougaret parut contrarié de ce qu'il appelait un fâcheux contre-temps, mais je sais que depuis il a pour mon père un profond attachement.

XII

En me rappelant cette lamentable mésaventure, je me dis qu'il pourrait bien se faire que, malgré sa franchise proverbiale, mon ami Nougaret méditât une vengeance, et qu'après avoir fait une chute des plus brillantes dans mon établissement de Toulouse, il ne serait peut-être pas fâché de me ménager le même succès sur son terrain.

Je me balançai ainsi dans des hésitations pendant quelques jours, mais tout semblait se liguer pour vaincre mon incertitude.

XIII

Mon père ne voyait pas d'inconvénients à

ce que je tisse une concurrence momentanée à M. Eugène de Mirecourt.

M. Villemessant, chaque fois qu'il venait me voir, et il venait souvent, me lançait des pointes sur mes succès dans le *monde*, et le *Figaro* parlait à pleine colonnes de mes *amoureuses*.

Enfin, pour ne pas laisser plus longtemps des littérateurs de talent écrire des fragments de mon histoire d'après de simples suppositions, je me suis décidé à la publier moi-même.

J'aurai moins d'esprit que le *Figaro*, mais je ne le crains pas : j'ai pour moi le vrai, et Despréaux en a assez dit là-dessus.

XIV

Quoi qu'il arrive, je serais heureux si l'on

voulait reconnaître que la vanité n'est pour rien dans ce que je fais.

Si je publie mes confidences, c'est :

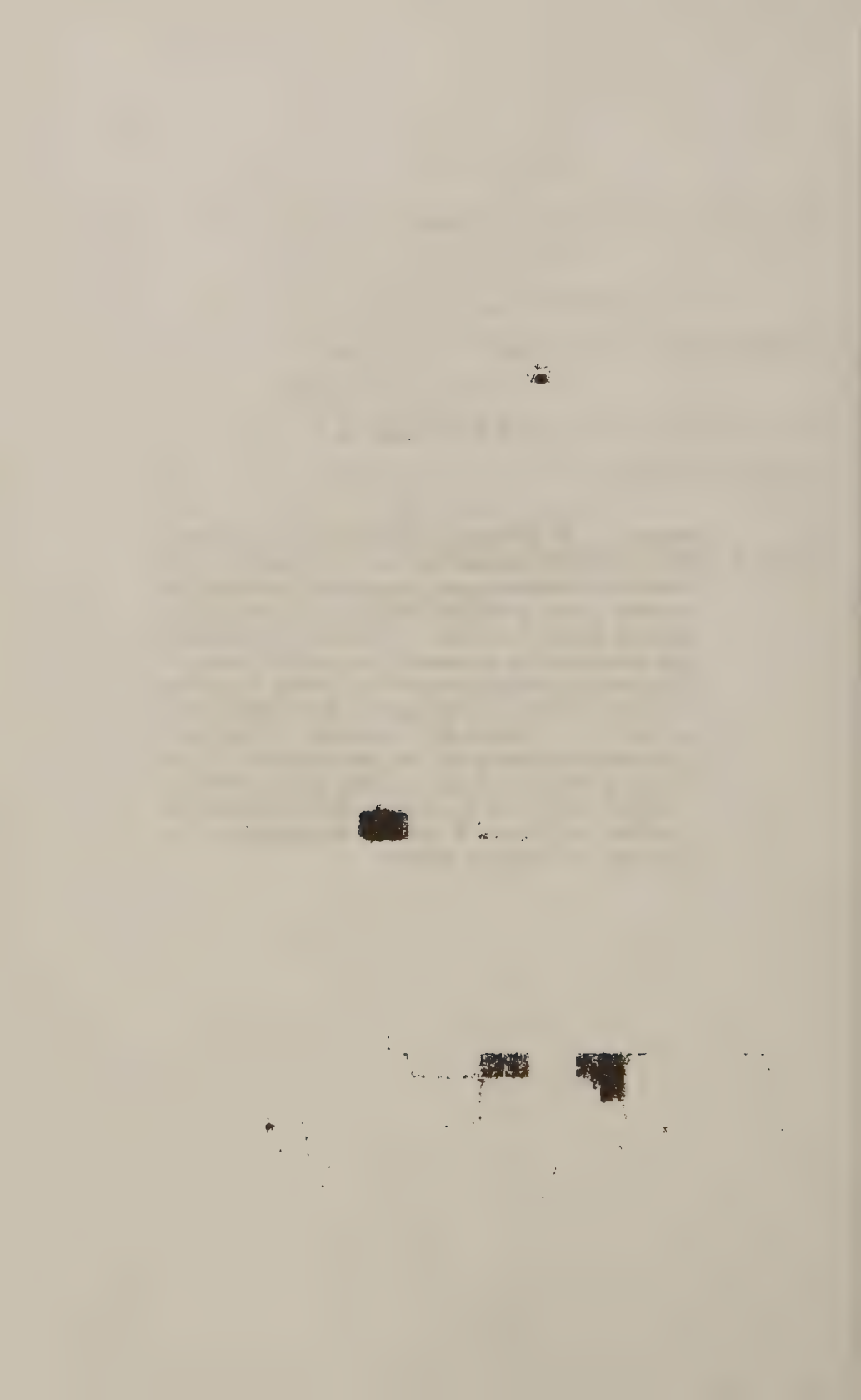
Pour M. de Villemessant, qui paraissait très curieux de les connaître;

Pour tous ses confrères de la grande et de la petite presse, qui ont puissamment contribué à étendre ma réputation;

Pour le public parisien, qui a droit à toute ma reconnaissance.

CHAPITRE II

SOMMAIRE. — Ma naissance. — Ma vocation. — Mon berceau. — Encore un mauvais tour de Nougaret. — Une ficelle de mélodrame que je recommande aux gens du métier. — Mon professeur de piano. — Drôles d'effets des études de Bertini. — Un cadeau de mon père qui m'empêche de commettre une rigolbochute. — Pourquoi j'ai préféré le trapèze à la chaire, le maillot à la robe d'avocat. — Εὐρηκα. — Un premier essai en public. — *C'est mon fils*. — Mon père. — Une mauvaise habitude dont il ne veut pas se défaire. — Son séjour à l'École normale. — Son établissement à Toulouse. — Un mot sur mon pays. — Un directeur incrédule. — J'arrive à Paris. — Ma maladie. — Un fruit sec. — Conseil au lecteur.



I

Je ne suis pas né à Nancy, na !

Mais à Toulouse.

Mon père m'a toujours dit qu'il n'y avait pas de sots pays, et, depuis que j'ai appris cette grande vérité, je ne rougis plus d'avouer le mien.

C'est le 1^{er} août de l'an de grâce 1838, non autrement célèbre que par la maladie des vers à soie, que je vins au monde.

II

On m'a toujours dit, — car j'ai peu conservé la mémoire de cette époque, qu'en ouvrant les yeux pour la première fois, je tendis mes petits bras vers un trapèze qui se balançait devant moi.

Chaque fois que je pleurais, et il paraît que cela m'arrivait très-souvent, le moyen le plus sûr de me calmer était de me suspendre à un de ces appareils de gymnastique.

III

Alors j'étais content, je riais, et il m'arrivait même de m'endormir à ce doux balancement.

C'est ainsi que le trapèze devint mon berceau naturel.

IV

J'ai un caractère très-pacifique, et pourtant j'ai failli marquer mes premiers pas dans la vie par un homicide... involontaire.

Un jour, j'avais alors huit ans, je m'amusaïs avec un autre petit enfant à creuser une fosse dans un jardin. Nous n'avions qu'une

pioche pour nous deux, et pendant que l'un piochait, — c'était chacun son tour, — l'autre retirait le sable avec ses petites mains. Je venais de prendre l'outil, mais au premier coup j'attrapai sur la nuque mon pauvre collaborateur qui se baissait pour enlever le sable qu'il avait soulevé.

Épouvanté de ce que je venais de faire, je me sauvai derrière un tas de planches, d'où l'on me retira un jour après, mort de peur et de faim.

Mon malheureux camarade en fut quitte pour une forte entaille à la tête.

Il sert aujourd'hui dans les zouaves, et je suppose qu'il aura dû se venger sur l'Autrichien de ma maladresse.

Il ne me reconnaîtrait pas s'il me voyait, mais je le reconnaîtrais bien au milieu de mille s'il voulait quitter son turban.

Voilà, par exemple, une ficelle de mélodrame que je recommande aux gens du métier.

V

On a dit que j'étais très-fort sur le piano.

C'est encore Nougaret qui m'a joué ce mauvais tour.

Et on est parti de là pour me mettre à la hauteur d'Émile Prudent.

Comme je ne veux pas prolonger plus longtemps l'erreur de ceux qui ont la bienveillance de s'occuper de moi, je ferai connaître au *plus ni moins*, ce que je possède de talent sur cet instrument antimusical, qu'on se plait à regarder comme indispensable à la bonne éducation d'un fils de famille.

VI

Vous dire tout ce que j'ai souffert devant la méthode de Leduc serait vous faire le plus triste tableau d'une affreuse torture.

Mon professeur de piano me soutenait pourtant que j'avais d'excellentes dispositions.

Voici pourquoi.

VII

Un jour, il m'arriva, en prenant ma leçon, que, vaincu par l'impatience et par le désir que j'avais de continuer les évolutions qu'on était venu interrompre, je quittai mon clavier, et, d'un saut périlleux, sautant par-dessus la

tête de mon professeur, je me sauvai dans le gymnase où je me mis à courir de trapèze en trapèze, d'échelle en échelle, à la stupéfaction du vieux *Sérinet*, qui courait après moi sans pouvoir m'atteindre.

Quand mon père m'eut rappelé à mes devoirs, je donnai pour prétexte de mon inconscience que c'était la musique du célèbre Bertini qui m'avait produit cet effet.

Mon professeur, ébahi, jura que je deviendrais un grand artiste.

Et mon père fut de son avis,—seulement il voyait la chose d'une manière toute différente.

A vous dire le fin mot, je suis arrivé, bien malgré moi, à déchiffrer quelques passages assez difficiles, mais si vous voyez jamais mon nom sur une affiche de concert, ne vous attendez pas à me voir tenir le piano.

VIII

Mes études classiques furent faites un peu plus sérieusement.

A dix-sept ans, je remportai la palme académique, et, pour me témoigner sa satisfaction, mon père me fit cadeau d'une jolie montre à savonnette, ce qui m'empêcha de commettre jamais la moindre légèreté pour une pendule.

IX

Ainsi me voilà bachelier.

Et puis l'on vous dira que ce titre n'ouvre que les carrières libérales !

Voilà encore une de ces erreurs qui traversent l'humanité.

Si j'ai préféré le trapèze à la chaire et le maillot à la robe d'avocat, c'est :

1° Pour faire parler de moi au lieu de parler moi-même des autres, ce qui m'a épargné beaucoup de platitudes ;

2° Pour être plus à mon aise, et surtout moins laid.

X

Une fois débarrassé de toute contrainte, je pus me livrer tout entier à la gymnastique.

Jusque-là je n'avais fait que de la petite voltige, mais cela ne suffisait pas à mon ambition, quelque chose me disait que le trapèze devait se prêter à de plus vastes évolutions.

Un jour j'imaginai un grand exercice et j'allai communiquer mon idée à mon père.

Il la regarda comme impossible et refusa de me lancer le trapèze pour l'essayer.

Je fus un peu désappointé; mais, plus déterminé que jamais et loin de renoncer à mon projet, je m'y cramponnai de toutes mes forces.

Profitant d'un moment où j'étais seul avec quelques élèves, je tentai l'expérience.

L'un d'eux prend la place de mon père, je m'élance plein de confiance, et le trapèze envoyé, tant bien que mal, vient dans mes mains.

J'étais bien pâle en arrivant au bout de ma course, mais le tour était fait, et je m'écriai comme Archimède :

Εὕρηκα !

XI

Mes exercices se compliquaient tous les jours, et je me faisais un plaisir de les répéter devant les élèves de mon père et les personnes qui venaient nous visiter.

Au bénéfice d'un artiste, je les exécutai dans le Cirque de Toulouse. — C'était la première fois que je paraissais devant un public; — et, quoique je fusse dans mon pays, j'eus assez de succès.

Cependant j'étais loin de soupçonner ce que me promettait l'avenir: un seul homme avait lu dans mon étoile.

XII

C'était mon père.

Car personne n'ignore que je suis le fils de mon père, par la même raison que mon père dit de moi :

C'est mon fils !

Si vous en doutez, allez demander à Guyon des *Folies-Dramatiques*.

XIII

Bien des personnes se plaisent à croire que mon père est Autrichien, et c'est bien fait pour lui.

Je lui ai toujours dit que ses moustaches

taillées en brosse et ses courts favoris le compromettaient. Il a voulu faire à sa tête, et voilà ce qu'il en est résulté.

Du reste, la moustache de Kaizerlich est le seul défaut que je lui connaisse: mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il ne paraît pas disposé à s'en corriger.

Pour que vous sachiez, lecteur, qu'il ne faut pas juger l'homme d'après la façon dont il se fait la barbe, je vous dirai que mon père est né dans une petite ville appelée Pamiers, que l'on rencontre, dit-on, dans le département de l'Ariège.

•

XIV

Entré au gymnase Amoros en 1831, il y devint moniteur au bout de six mois, et après cinq ans de séjour à Paris, il se rendit à Tou-

louse pour s'y établir avec un nouveau système de gymnastique dont il était le créateur.

XV

Toulouse est une ville où il n'est pas absolument nécessaire d'être artiste pour réussir.

Seulement il faut être Toulousain.

Or mon père ne possédait pas cette haute qualité, et il était déjà trop âgé pour qu'il songeât à l'obtenir.

Aussi il n'y a pas de bâton qu'on ne lui ait mis dans les roues, ce qui ne l'empêcha pas de fonder un établissement de premier ordre, où il recevait, tous les jours, à côté des jeunes gens appartenant aux premières familles, des enfants pauvres dont la santé exigeait l'application de la gymnastique.

En échange, la *Ville* (langage administratif), ne laissait passer aucune occasion de lui être désagréable.

C'est, après tout, une question d'habitude, et Toulouse tient trop à ses principes pour déroger. Néanmoins notre établissement sera toujours ouvert aux indigents, et je travaillerai pour eux toutes les fois qu'ils demanderont mon concours.

•

XVI

C'est pendant que j'étais à Toulouse, exempt de tout rêve, et bornant mon ambition aux barrières de ma ville natale, que vinrent quelques artistes de la troupe de M. Dejean.

Ils furent surpris de mes exercices et en parlèrent à leur directeur, qui trouva la chose

•

superbe. — Mais il n'y crut pas et envoya M. Hermann pour s'assurer de la vérité.

M. Hermann arriva à Toulouse un jour que je devais travailler au théâtre, dans une soirée donnée par le cercle philanthropique au bénéfice de la Société de prévoyance des ouvriers. Il fut encore plus émerveillé que les précédents

Et fit son rapport à M. Dejean, qui douta encore plus que la première fois, et voulut, comme l'apôtre Thomas :

Le voir pour le croire.

Il vint à Toulouse, et c'est le 20 juin que je travaillai pendant trois heures devant le directeur du Cirque, et que je fus définitivement engagé, — malgré les instances de ma mère, qui a encore des préjugés, — à débiter deux mois après au *Cirque de l'Impératrice*.

A partir de ce moment, je commençai à ressentir les effets de l'ambition; mes rêves me faisaient entrevoir des succès inconnus.

XVII

Je quittai Toulouse...

Avec mon père...

Et le 31 juillet j'arrivai à Paris.

C'était la première fois que j'y venais.

Je ne saurais vous dire tout ce que j'éprouvai en entrant dans cette immense cité où se consacrent toutes les célébrités.

L'idée seule que j'allais avoir à me produire devant ce grand public me faisait peur.

Les premiers jours furent employés à l'installation de mon appareil. — Il me semblait que je dressais un catafalque.

XVIII

L'idée de mes débuts me poursuivait sans cesse.

Au bout de quelques jours de cette existence fiévreuse, mes facultés physiques et morales m'abandonnèrent. — J'avais une de ces maladies que les médecins intitulent fièvre typhoïde.

Je vous déclare que ce n'est pas gai.

XIX

Cette affreuse maladie, d'invention moderne, dit-on, me tint cloué plus d'un mois dans mon lit, et en me quittant elle avait eu-

porté tous mes muscles et toute ma force de jarrets.

Me voilà donc obligé de regagner le toit paternel à l'état de tout ce qu'il y a de plus fruit sec.

A mesure que j'avançais vers le pays natal je sentais la santé revenir. — On a beau être de Toulouse, ça fait toujours un effet.

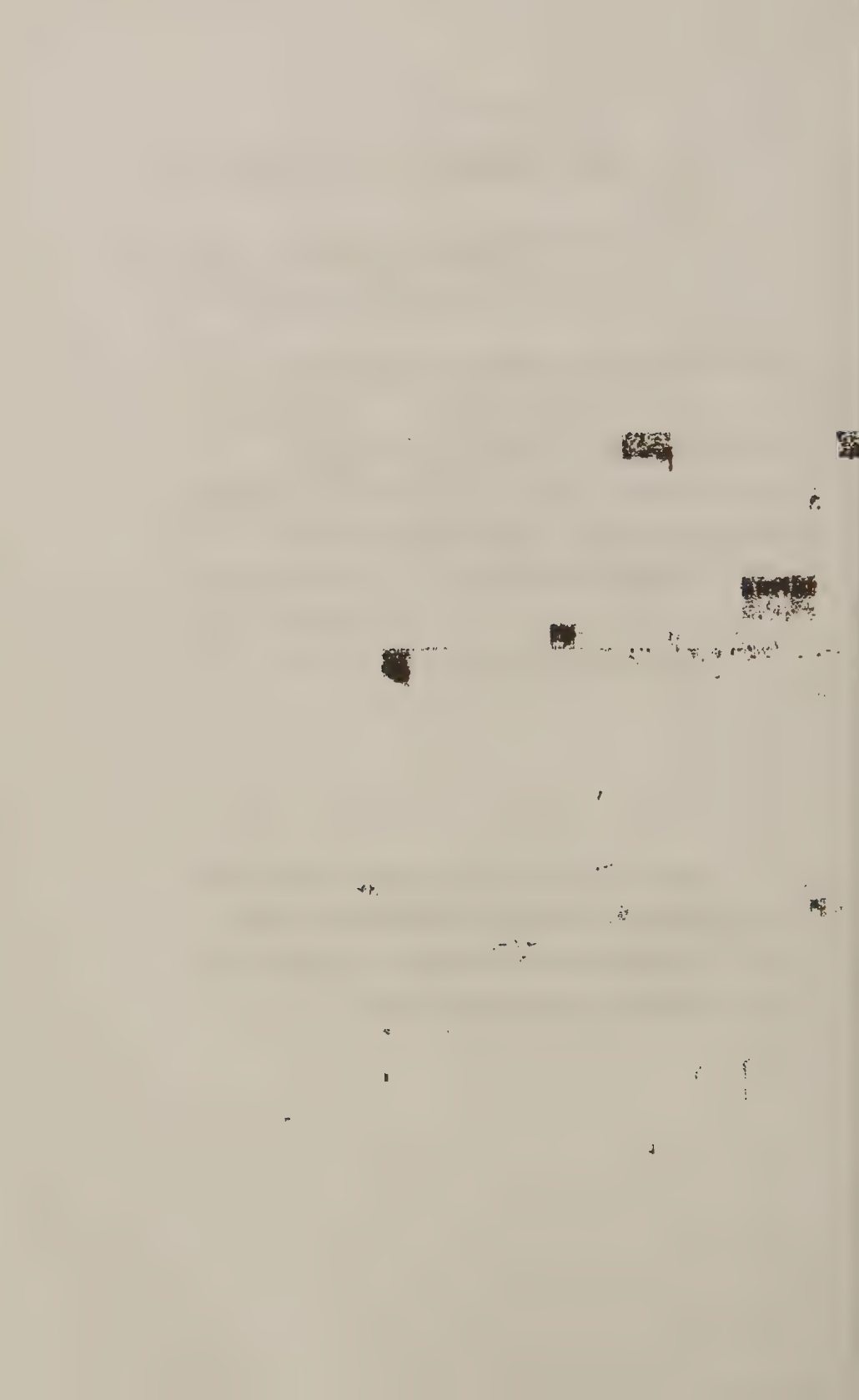
Enfin un mois avait suffi pour me rendre toutes mes forces, et je revins à Paris.

Seulement mes débuts avaient été retardés de trois mois, et ils devaient, cette fois, avoir lieu au *Cirque-Napoléon*.

XX

Maintenant, vous me croirez si vous voulez, mais si j'ai un bon conseil à vous donner :

« N'ayez jamais de fièvre typhoïde quand vous aurez autre chose à faire. »



CHAPITRE III

SOMMAIRE. — Enfin nous y voilà. — Le Cirque-Napoléon. Une mesure de prudence. — Erreur qu'on se fait sur les artistes; la preuve. — Un troupeau de biches autour d'un perchoir. — Bataille de dames. — Premier assaut à ma vertu. — Où perce la littérature de M. le vicomte Ponson du Terrail. — Le *Père prodigue*. — De Tournas quitte le Gymnase pour venir faire une excursion au Cirque, où il espère avoir plus de succès. — Un style mâle avec un caractère de femme. — Deux folles au foyer de l'Opéra. — Un vieux proverbe qui n'est pas de Musset. — Invention nouvelle d'une femme sensible. — Une gageure de gagnée, une cliculo de perdue... pour M. Dejean. — La femme qui lit les affiches. — Encore une folle avec un amour souligné. — Bombes incendiaires, ou le chauvinisme en amour.



Voyons, *ami lecteur*, comme disaient les classiques, si vous pouviez me parler franchement, vous ne manqueriez pas de me dire que je vous ai furieusement ennuyé pendant ces deux chapitres.

J'en conviens et suis le premier à m'accuser.

J'entre dans une foule de détails qui ne sauraient vous amuser, fussiez-vous du meilleur bois dont Trieber confectionne ses flûtes et ses bassons Bum, car ma vie ne prend, quelque intérêt que du jour de mon début à Paris.

Que voulez-vous, c'est une conséquence du titre, et sous peine de manquer aux lois les plus sévères, j'ai dû vous la faire subir.

Je voulais d'abord intituler ce livre : *Mes Tentations*.

Mais alors je vous aurais trompé, car si j'ai été quelquefois dans la position de Joseph, auquel l'histoire fait un grand mérite d'avoir résisté à une femme d'une beauté problématique, de principes assez légers, et qui, à coup sûr, n'en était pas à son coup d'essai,

Je ne me suis jamais trouvé, comme le bon saint Antoine, ce vieux monument de la fermeté masculine, en présence d'une madame Proserpine qui avait des charmes, et était,

par-dessus le marché, femme légitime de M. Pluton.

J'ai donc dû opter pour les Mémoires, coûte que coûte, — même au risque de passer pour un homme prétentieux.

Mais ne vous impatientez pas.

II

J'arrive au Cirque-Napoléon, où j'ai débuté le 12 novembre 1859.

Je ne vous parlerai pas des intrigues de coulisses.

Pour une raison toute simple, c'est qu'il n'y a pas d'intrigues.

S'il en existait, je suis assez curieux pour les avoir surprises,

Et assez bavard pour vous les raconter.

Les couloirs sont absolument interdits à tout ce qui ne fait pas partie de la troupe.

Un concierge, ayant fait beaucoup de campagnes et qui a pouvoir de requérir au besoin tous les pompiers de service, veille à l'entrée.

Les dames viennent seules aux répétitions et aux représentations, et une fois leur tâche remplie, elles rentrent dans la vie privée, où ? ?
? ?

III

J'oubliais de vous dire que le cerbère qui veille à l'entrée du couloir des loges mérite, pour son inflexibilité, une mention toute particulière.

En présence des démarches passablement osées d'une partie sémillante de la famille parisienne, je crus devoir assurer la place.

J'allai donc trouver cette vigilante sentinelle, et lui tins à peu près ce langage :

« Homme inflexible ! sous aucun prétexte, ne laissez pénétrer aucune... personne dans ma loge. Et retenez bien ceci : Non-seulement je suis fils unique, mais il est important que je vous apprenne aussi que je n'ai jamais eu de sœur. »

L'homme inflexible ne répondit rien.

D'où je conclus qu'il m'avait parfaitement compris.

Et depuis cette époque je puis me livrer sans crainte à mes travestissements.

IV

J'avais toujours entendu dire que les artistes se jalousaient et vivaient en très-mauvaise intelligence.

Ceux qui ont avancé une pareille opinion avaient sans doute des raisons pour le faire, mais il serait injuste de ne pas admettre de nombreuses exceptions.

Les vrais artistes, ceux qui ont la conscience de leur mérite, vivent au contraire en parfait accord et sont toujours heureux de recevoir dans leur cercle quelqu'un qui peut lui faire honneur.

Quelques jours après mes débuts, tous les premiers sujets du Cirque me donnèrent un banquet, et dans cette réunion artistique, où toutes les attentions furent dirigées vers mon père et vers moi, je reçus, de mes nouveaux camarades, une belle médaille d'or portant, gravés d'un côté, les noms de ceux qui me l'offraient, de l'autre une vue intérieure du Cirque pendant mes exercices.

Ce jour-là, je compris que j'avais été sérieusement adopté par une nouvelle famille.

V

Arrivons maintenant à mes *succès*.

Depuis mon premier début, je m'aperçus que toutes les places voisines du perchoir, qui me sert de point de départ, étaient occupées presque entièrement par des... dames. L'avenir me réservait le pourquoi.

VI

A une représentation, — c'était, je crois, la cinquième, — il s'éleva, au milieu de ces flots de velours et de moire antique, une tempête qui promettait de devenir très-intéressante.

La bataille s'engagea presque à mes pieds,

au moment où je commençais mes exercices.

Deux de ces guêpes, une brune et une blonde, se... chamaillaient depuis un moment et elles se seraient volontiers pincées jusqu'au bleu, en sous mains, si elles n'avaient été protégées de part et d'autre par un volumineux accessoire de toilette.

A un moment, la brune se lève furieuse.
— La blonde avait dû trouver le défaut de la cuirasse.

La scène s'animait de plus en plus; malheureusement, au plus fort de l'intérêt j'étais obligé de m'élancer dans l'espace.

Je partis; mais cette rixe m'amusait tellement que je fis mon possible pour ne pas la perdre de vue, et au moment où, quittant mes anneaux, je faisais le saut périlleux pour retomber sur le trapèze, je vis la brune, furieuse, donner, sur la tête de la blonde, un vigoureux coup de poing qui aurait fait honneur à un premier maître de boxe. Et cela

sans le moindre ménagement pour un chapeau d'une construction des plus imposantes.

« Bravo ! voilà que l'action commence, » me disais-je.

Mais je fus complètement déçu.

A mon retour tout était rentré dans le calme.

La belle brune, qui m'avait paru avoir l'avantage, opérait tranquillement sa retraite à la faveur des applaudissements que je venais de soulever.

VII

Une demi-heure après, je venais d'entrer dans un café du boulevard où j'avais l'habitude d'aller tous les soirs en sortant du Cirque.

J'étais à peine assis, lorsqu'un garçon vint m'annoncer, d'un air d'autant plus bête qu'il

essayait de le rendre malin, qu'une dame désirait me parler.

En fait de femme je ne connaissais guère, à Paris, que ma blanchisseuse; je me dis bien en moi-même qu'elle choisissait assez mal son moment, mais il y avait peut-être urgence.

Je sors, et qu'est-ce que je vois?

Non pas une femme, mais deux femmes.

L'une, vieille et ridée comme un vieux coing, occupait le premier plan;

L'autre, jeune et couverte d'un capuchon, se donnait des airs timides à quelques pas en avant.

Il est inutile que je vous dise que dans aucune des deux je ne reconnus ma blanchisseuse, qui se recommande par un torticolis de naissance et boîte des deux jambes.

Je m'avance.

La vieille en fait autant et me parle de la part d'une dame, — qui aurait bien pu faire la

chose elle-même, puisqu'elle était tout à côté

Ma première réponse est un peu froide.

La vieille paraît désappointée.

La jeune fait briller dans l'ombre des yeux
de chatte.

On m'engage, toujours pour la dame d'à
côté, à faire une visite domiciliaire.

Je suis... très-sec.

La vieille semble désespérer.

La jeune fait briller dans l'ombre des yeux
de panthère.

Enfin, on me demande une promesse pour
l'avenir.

Je raille.

La vieille grince des dents.

La jeune fait briller, — toujours dans l'om-
bre, — des yeux de tigresse.

VIII

Mais, ô surprise !

Cette indignation ne m'est pas inconnue.

Je m'avance d'un pas :

« Est-ce que vous n'êtes pas la dame qui
tout à l'heure, au Cirque?...

— Pardon ! dit la jeune femme, je *la*
suis. »

Aie ! je *la* suis ! Pour la première fois que
cette timide créature ouvre la bouche, il en
sort une révélation éclatante.

Et je reconnais, dans la brune au *coup de*
poing, une lectrice passionnée de M. le vicomte
Ponson du Terrail.

Oh ! purisme, où vas-tu te loger !

IX

Que l'on rencontre des femmes qui, après avoir exploité leur propre fond, cherchent à faire valoir celui d'une autre, c'est assez ignoble, mais on s'y fait.

Seulement, une chose bien plus repoussante et que l'on n'accepte pas avec la même indifférence, c'est de voir des hommes entrer en concurrence avec ces hideuses matrones.

En voyant jouer le *Père prodigue*, j'accusais M. Dumas fils d'avoir inventé le caractère d'un certain de Tournas, jeune homme parfaitement vêtu, mais complètement dépouillé de délicatesse.

Je ne me doutais pas alors que ce même personnage abandonnerait un soir le Gymnase pour venir me trouver au Cirque-Napoléon.

C'est pourtant ce qui arriva quelques jours après la scène que je viens de vous raconter.

X

Je descendais du pont pour regagner ma loge, quand je fus accosté par un monsieur fort bien mis, — je me ferais mieux comprendre en disant un gandin, — d'une figure ignoble quoique très-régulière et assez jeune.

Lequel monsieur commença par me vanter les charmes de la brune en question, absolument comme la vieille, mais avec plus d'éloquence.

Une pareille démarche, de la part d'un homme, m'inspira tant de dégoût que je ne pus répondre un mot : je me contentai de détourner la tête avec mépris.

Seulement, si j'avais eu à ma disposition un

agent de police, je l'aurais prié de demander à ce monsieur s'il était pourvu de certain brevet qu'obtient, en payant, tout citoyen qui veut exercer un commerce ou une industrie.

XI

Le lendemain je recevais la lettre suivante, que l'on avait signée d'un petit nom de femme.

« Cher monsieur,

« Une dame jeune et jolie (*je la connais*) me charge d'une commission très-grave auprès de vous. Tâchez de ne pas me faire mentir. (*Je tâcherai, monsieur, je tâcherai.*) J'ai répondu du succès en garçon intelligent. (*Qui, intelligent, vous?*) Je vous laisse deviner

pourquoi. (*Ah! non, moi! vous êtes très-bon.*)

« Réponse, s'il vous plait, chez le concierge du théâtre; le valet des pieds (*Comment des pieds? Ah! j'y suis, il veut dire un garçon pédicure*) le valet des pieds prendra la lettre demain matin. (*Il la prendra... si elle y est.*)

« Je vous embrasse pour elle. (*Ah! non, par exemple!*)

« G^{lle}.

« Paris, ce (*c'est un homme d'affaires*), etc., etc. »

XII

Auriez-vous remarqué, dans un des derniers bals de l'Opéra, vers trois heures du matin, deux dominos gris ayant un nœud de ruban bleu sur l'épaule?

Après ça, vous allez me dire : « Les nœuds

bleus sont en très-grand nombre au bal de l'Opéra, par la raison que cette couleur est très-commune; quant aux dominos *gris*, — ils le sont tous dès trois heures du matin. »

Seulement, si je vous fais cette question, c'est que j'ai des raisons pour cela.

Un jour de cet hiver, je reçus cette lettre, écrite en caractères bleus :

« Monsieur,

« Deux *folles* voudraient vous parler, et, après vous avoir admiré de loin, voudraient le faire de près. Voulez-vous faire deux heureuses? (*Deux? Eh bien, merci! Elles auraient dû ajouter : à la fois.*) Venez demain au bale (*ô bale*) de l'Opéra de deux à trois; nous serons au foyer.

« Conservez cette lettre (*recommandation inutile*), vous la tiendrez à la main (*je crois*

que je fais mieux que ça) pour que nous puissions vous reconnaître.

« Nous aurons un domino gris avec un nœud de rubans bleus à l'épaule.

« Soyez discret (*chut!!!*); nous avons des positions plus sérieuses que vous ne pensez. (Je crois bien... des folles.)

« Venez, vous n'aurez pas à vous en repentir.

« DEUX CŒURS ÉPRIS. »

Eh bien! la chose était drôle.

Deux femmes qui se réunissent pour la même conquête, je crois que c'est au moins rare.

Il est vrai que ces dames vont ordinairement par deux; mais si l'une est jolie, l'autre est laide.

Ou bien elles ont toujours un genre de beauté différent;

Inutile de dire que chacune croit avoir l'avantage,

Et qu'elles comptent de part et d'autre sur le contraste pour se faire valoir.

XIII

Quoique ces intrigues de bal masqué soient complètement usées à force de se répéter, j'avoue que sur le moment je me demandai si je n'irai pas chasser mes deux dominos gris pour connaître la fin de l'aventure.

Mais le lendemain je n'avais pas le cœur à la danse;

Du reste, comme au bal de l'Opéra :

Une femme bien faite n'est jamais perdue,

Je pensai que mes deux dominos avaient dû trouver mieux, — et je leur pardonne.

XIV

Dans mon dossier des vierges folles, je vois un papier rose qui porte la date du 10 mars 1860.

Je crois qu'en procédant par ordre, je dois le placer ici.

« Paris, 10 mars 1860.

« Monsieur,

« Après avoir été plusieurs fois dans l'orchestre (*je croyais qu'on disait orchestre*) pour admirer votre talent, je me suis combattue à plusieurs reprises pour vaincre les battements que vous avez fait naître dans mon cœur. (*Ha!!*)

Je ne puis les réprimer plus longtemps, et, vous voyant sur le point de votre départ, j'ai osé venir solliciter de vous une entrevue. Étant libre lundi vers deux heures, je me promènerai galerie des Panoramas; ma voiture nous attendra, si, comme je le crois, vous daignez vous rendre à mon rendez-vous. A défaut, j'irai lundi soir vous applaudir une dernière fois à l'orchestre (*encore*), mais ne pouvant y aller qu'avec mon frère (*Ha! ho! hi!*), épargnez-moi l'émotion visible que je ne pourrais trahir en venant lundi à mon rendez-vous.

« Dans cette attente, agréez l'assurance de ma considération distinguée,

« L'"" . »

Certainement cette petite dame paraît fort distinguée, ainsi que son écriture, qui est d'une régularité parfaite.

Mais pourquoi se met-elle toujours à l'*orchestre* où l'on voit en général peu de dames?

J'ai eu beau y regarder à plusieurs reprises, et je n'y ai rencontré que des figures qui n'offrent aucun doute sur la nature de leur sexe, — à part toutefois le trombone et la grosse caisse, et encore ont-ils des moustaches.

XV

Et puis, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'aime beaucoup la création de ce frère.

Comment la trouvez-vous?

Autrefois certaines biches, pour se donner une contenance, imaginaient un fils.

Mais les petits gamins sont devenus très-rare depuis quelque temps.

Et puis ils grandissaient avec une rapidité effrayante, et on était obligé d'en changer tous les ans, ce qui avait ses inconvénients.

Décidément le frère est plus commode

— Mais à quoi bon s'embarrasser d'un être importun ? diront certaines personnes.

La jeune lorette se fait ce raisonnement tellement simple et tellement juste que Joseph Prudhomme n'y trouverait rien à redire.

« Si l'amour naît des obstacles, nous ne serons jamais aimées, parce que nous sommes d'un abord trop aisé.

« Nous n'avons personne qui nous offre un prétexte de précaution, de gêne, et on dit que ce sont là les aliments qui entretiennent l'amour. Si j'avais un frère !

« Ce serait assez difficile, attendu que rien ne me prouve que je sois moi-même la fille de quelqu'un.

« Mais ce que l'on n'a pas on peut se le procurer. »

Partant de là, la lorette se met en quête de l'objet.

Dans un carrefour, au coin d'un marchand de vins, au milieu d'un ruisseau, elle trouve un gamin débraillé, badigeonné du reflet de tous les vices naissants.

Elle s'avoue avec quelque satisfaction qu'elle lui trouve un certain air de famille.

Le frère présomptif est engagé à se présenter dans la journée chez la dame où il trouvera des gâteaux.

Des gâteaux? des fadaises! il *préferrrrrrrait* un verre d'eau-de-vie.

On lui promet tout et il arrive.

On le soumet d'abord à une forte lessive, puis après avoir délayé ses cheveux dans trois flacons de pommade, on lui donne du linge, un costume de collégien, et — voilà le frère demandé.

Il arrive quelquefois que ceux que l'on ramasse aujourd'hui pour jouer les frères

ont déjà joué les fils avec un certain succès.

Ceux-là sont très-recherchés.

Leur éducation est à peu près faite.

L'emploi étant le même, il n'y a plus que le nom de changé.

XVI

Ce que c'est que la vanité des dames galantes !

Leur sot orgueil ne leur permet jamais de garder le silence sur une défaite, d'où il résulte que, chaque fois qu'elles veulent inventer un prétexte pour expliquer une démarche malheureuse, elles ajoutent la sottise du ridicule à la douleur de l'insuccès.

Cette réflexion pourrait servir de morale à l'anecdote qui se résume dans ces quelques lettres de petit format blanc et azur.

7

« Jendi.

« Cher monsieur,

« Ayant-besoin de renseignements sur une personne nommée S..., qui habite Toulouse, j'ai cru pouvoir m'adresser à vous sans crainte d'être indiscrete. Puis-je compter, monsieur, que vous voudrez bien, si cela ne vous dérange pas trop, passer vous-même chez moi. Nous pourrons causer plus librement que par écrit.

« Dans le cas où vous refuseriez de vous rendre à ma demande, un mot jeté à la poste me dira si je dois oui ou non compter sur votre visite.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« S. M^{re}.

« N°... rue Bréda. »

Je vois, à ne pas en douter, que cette dame me prend pour un bureau de renseignements.

Mais s'il est vrai qu'elle ait quelque chose de *sérieux* à me demander sur le compte d'un habitant de Toulouse, il me semble qu'elle aurait bien pu venir chez moi, au lieu de me faire aller dans une rue qui peut me paraître suspecte, sous prétexte de *parler plus librement que par écrit*.

Elle a probablement des raisons pour cela, et je les respecte.

« Dans le cas où vous *refuseriez de vous rendre à ma demande*, un mot de vous jeté à la poste me dira si je dois *oui ou non* compter sur votre visite. »

Il me semble que du moment où *je ne me rends pas à la demande*, je puis me dispenser d'écrire si j'irai ou si je n'irai pas.

De la même au même.

« Lundi.

« Cher monsieur,

« N'ayant pas répondu à la lettre où je vous priais de vous rendre pour un renseignement d'un habitant de Toulouse; n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous (*qui ça? l'habitant de Toulouse?*), j'ai pensé que c'était là le motif qui me privait du plaisir de vous voir.

« Je serai ce soir dans la salle côté cauche (*elle veut dire côté gauche; ne faites pas attention*), côté cauche de l'orchestre. Si vous daignez jeter les regards de ce côté, vous devinez sans peine les dames qui sont venues pour admirer votre talent.

« Mille gracieusetés.

« S^{...}.

« Rue Préda, n^o... »

Ici les renseignements commencent à passer au second plan.

Il s'agit, si j'ai bien compris, de reconnaître une ou plusieurs dames qui viennent admirer mon talent près de l'orchestre, — *côté cauche*.

Encore de la même au même.

« Mercredi.

« Vous n'ignorez plus maintenant que la personne qui vous admirait hier encore a le plus vif désir de vous voir et de causer avec vous.

« Dois-je espérer que vous voudrez bien vous rendre demain soir, vers sept heures, dans la rue du Crussol, trois ou quatre maisons après l'entrée des écuyers. Seulement le temps de vous serrer la main.

« Je dois aller au Cirque-Impérial voir

l'Histoire d'un Drapeau, de sorte que je serai dans le quartier à l'heure indiquée. Si je dois renoncer au plaisir de vous voir, daignerez-vous m'adresser un mot ?

« N° *** , rue Bréda.

« Je compte que vous voudrez bien brûlé cette lettre. » (*Ce serait dommage !*)

« P. S. Si toutes relations entre nous est impossible, le Cirque me deviendra indifférent, et, comme par le passé, j'y deviendrai rare

« J'espère et j'attends.

« A demain jeudi. »

Enfin tout s'explique.

Je savais bien que les renseignements au sujet de M. S... n'étaient qu'un prétexte.

Il n'en est plus question.

Il s'agit d'une poignée de main, — d'abord.

Alors je me dis :

— Je vais envoyer un autographe à cette

dame ; quand ce ne serait que pour ne pas encourager, par mon silence, une correspondance qui pourrait bien se prolonger indéfiniment ; et puis, — trois lettres valent bien une réponse.

Sur ce raisonnement, je mis de côté ma rondeur méridionale, et prenant, pour la circonstance, tout ce qu'il y a de plus raffiné dans la galanterie parisienne ; j'écrivis la réponse du berger à la bergère :

« Jeudi.

« Madame,

« Il est inutile que vous vous dérangiez ce soir ; je suis désolé de ne pouvoir me rendre à vos désirs.

« Ce serait en vain, par exemple, que vous m'écririez une quatrième lettre, — si toutefois vous en avez envie ; par conséquent, ni

demain, ni dans huit jours, ni jamais, ne comptez nullement sur moi.

« C'est peut-être dur, madame, de vous parler de la sorte, mais ce serait aussi peu galant de ma part de vous faire attendre pour rien.

« D'après mon refus, le Cirque vous doit devenir indifférent, dites-vous ? Je regrette infiniment cette retraite ; je fais du tort à mon administration. — C'est jouer de malheur. Mais après tout je vous dirai que je suis engagé pour faire les exercices de trapèze, et que les *écarts* ont été rayés de mon répertoire.

« Je vous salue. »

XVII

Dernière lettre de mademoiselle S. M..., qui explique toutes les autres, — à sa façon.

« Vendredi.

« Mon dieu, monsieur, soyez sans crainte, voilà la dernière lettre que vous recevrez de moi. (*Ah !!*)

« Seulement je suis bien aise de vous faire savoir la cause qui m'avait fait insister à vous écrire.

« Il avait été question de vous dans une soirée où je me trouvais. (*Très-flatté !*) Et l'on disait que vos regards ne s'arrêtaient jamais sur aucune femme. (*Qui est-ce qui a pu me calomnier de la sorte ?*)

« Moi, j'ai fait un parie, celui de me faire remarqué de vous, ou du moins d'obtenir une de vos *épître*. J'y suis parvenue et je vous en remercie, (*Vous êtes vraiment trop aimable.*) car mon parie est gagner. Je garde l'enveloppe, qui me suffit comme preuve, et je vous renvoie la lettre qui du reste est trop impolie (*peut-on dire!*) pour en faire une relique.

« Je n'ai, croyez-le bien, jamais eu l'intention de faire de vous un *intime ami*. (*J'en suis vexé!*)

« J'ai l'honneur de vous saluer, »

Fiez-vous aux femmes, après ça !

XVIII

Autre format, autre style.

« 20 janvier 1860.

« Monsieur,

« Vous allez sans doute être fort surpris de recevoir une lettre d'une dame que vous ne connaissez pas, et qui n'a pas non plus l'honneur de vous connaître, si ce n'est de vue, car je vais souvent au Cirque-Napoléon pour admirer et applaudir vos talents qui sont vraiment merveilleux.

« Je vais donc, monsieur, vous faire connaître le sujet pour lequel je me permets de vous écrire, en vous priant d'avance d'excuser cette liberté à une, je crois, de vos compatriotes.

« On vous dit riche, vous êtes jeune homme, et vous devez être bon. Eh bien, monsieur, c'est un service que j'aurais à vous demander, qui, pour vous, ne serait peut-être pas grand'chose, et qui, à moi (*Oh ! à moi — c'est bien... une patriote*), pourrait me sortir d'embarras

« Vous voyez, monsieur, que la démarche est bien hardie, aussi j'ai bien réfléchi avant de la faire. Mais la pensée que j'avais à faire à un homme *sachant vivre* et capable de *comprendre*, de la part d'une femme, une pareille démarche, je l'ai faite.

« Comme cette lettre est la première, je ne la signerai pas pour certains motifs que je vous dirais si nous avons, comme je l'espère, *une entrevue*. Et je suis sûre que vous me direz que j'ai bien fait.

« Maintenant, je ne sais à quel moment vous êtes libre, et dans ce cas, vous me trouverez à cinq heures devant le Cirque. Je lirais les affiches. Du reste, il est bien facile de voir quelqu'un qui attend. Seulement, j'aimerais mieux vous y trouver afin de ne pas attendre.
(*Bien dit !*)

« Ainsi, demain, jeudi, j'irai, et comme vous pourriez ne pas pouvoir ce jour-là, j'irai aussi vendredi, après-demain à cinq

heures. Mais j'espère vous y trouver demain jeudi.

« J'aurai, afin de me faire connaître tout de suite, un mouchoir de poche à la main.

« En attendant le plaisir de vous voir, j'ai l'honneur d'être votre *toute dévouée* amie.

« J. C.

« P. S. Une grande discrétion est nécessaire. »

Celle-ci diffère beaucoup des autres, et je me suis demandé si je devais la faire figurer ici.

Ce qui m'y a décidé, c'est l'espoir que ma compatriote lirait ce volume et y verrait que, quoique *sachant vivre*, je suis loin de comprendre sa démarche.

Lorsqu'on est réellement malheureux et qu'on a quelque moralité, on ne doit pas

craindre d'aller trouver ceux qui sont assez heureux pour pouvoir venir à votre aide.

Et on n'insulte pas les gens dont on implore la générosité en usant à leur égard de ces procédés honteux qui font trop entrevoir l'espèce de récompense qu'on réserve à un mouvement bien naturel de générosité.

Je suppose que cette dame aura eu le temps de commenter l'affiche.

XIX

Finissons avec la morale, et revenons à quelque chose de plus gai.

Encore une folle.

« Monsieur,

« Excusez une pauvre folle qui vous ayant vu

si admirable dans votre travail, et y étant retournée (*Où ça ? ah ! à mon travail*), s'est mise à vous aimer. Ne riez pas de ce que je vous dit (*Jamais !*), car c'est la vérité. (*Eh bien, tant mieux !*). Dégnez exausez mes vœux (*mal exprimés, qu'Hipolyte sans vous, etc.*), en venant me rendre une petite visite. Rien que de vous voir (*vous n'êtes pas exigeante, vous, au moins*) me feras plaisir (*pauvre biche !*) et j'espère que vous écouterez ma prière (*sans doute, sans doute*).

« Je vous attant jeudi, vers les deux heures, rue ***, n° *** Mademoiselle F...

« Dans la douce attante (*de quoi, mon dieu, de quoi ?*) je me perniets de vous embrasser. (*Ne vous gênez pas, allez !*)

« F. N...

« JE VOUS AIME (!!!) »

C'est égal, ce doit être une bonne fille.

XX

Savez-vous un peu ce que c'est que le chauvinisme en amour?

Quelques gandins, les jeunes premiers du boulevard, et certaines femmes à forts caprices, se le sont exclusivement réservé.

Il est par conséquent interdit aux hommes d'esprit.

Une de ces natures *privilégiées* nous en fournit un exemple pompeux, en quatre épitres, où la progression est savamment observée.

PREMIÈRE TARTINE.

« LÉOTARD, non (*sic*) célèbre dans la France

(et puis flex-vous à la renommée aux mille voix), veut-il m'accordait une visite où tout mon bonheur consisterer dans cette entrevue? Je vous attend lundi dans la journée jusqu'à cinq heures. J'irai ce soir au Cirque; je me placerai à votre gauche. *(Toujours la même chanson; quand je vous le disais !)* Si vous me souriez légèrement, je comprendrai que lundi tout mon honneur sa complira. *(Voilà une dame qui m'oblige à boudier pendant toute une soirée)*; surtout ne me donnez pas de fausse joie, car elle fait plus mal que la vraie. *(Qui s'en serait douté ?)*

« Celle qui vous désire ardemment depuis quatre mois (*excusez !*); mais aujourd'hui je ne puis vaincre cet amour (*cela doit être gênant*).

« R. DE SAINT-P.,

« Écuyère. »

« Premier *post-scriptum*. Je n'ose espérer

à tant de bonheur. Il faudrait pour cela que vous ne fussiez pas difficile (*elle se calomnie*) et que vous n'ayez pas le choix de tant de dames.

« Je compte donc sur le housard. (*Quel housard? Est-ce qu'elle met de la cavalerie dans ses confidences?*)

« Voila mon adresse : Rue Neuve-des-A..., n° ***.

Deuxième *post-scriptum*, qui a bien son utilité.

« Pour que vous me connaissiez bien, j'aurai des fleurs dessous mon chapeau : des marguerites blanches avec un dahlia rouge au milieu. (*Tiens ! tiens ! eh bien, ça ne doit pas mal faire.*)

DEUXIÈME TARTINE.

Bombe incendiaire.

« Dimanche, 9 heures du matin.

« LÉOTARD, non célèbre dans la France
(*Ah ça! pourquoi s'obstine-t-elle à me
dire que je ne suis pas célèbre quand tout
le monde dit le contraire?*), hier j'ai jeté
pour vous une lettre à la poste; je crains
qu'elle ne vous ait été remise attendu que
j'ai oublié de mettre fils; je crains que
votre père ne vous l'ait pas donné. (*Bon! voilà
maintenant mon père qui revient sur l'eau.*)
Je vous ai marqué dans ma lettre que j'avais un
fort caprice pour vous (*fichtre!*); il dure de-
puis quatre mois (*oui, je sais cela*). Vous con-
naissant très-difficile, c'est pourquoi j'ai retar-

dée jusqu'à ce jour. Mais aujourd'hui je ne puis y tenir. (*Diable ! il parait que c'est violent.*) Je souffre, oui je souffre, et mon espoir n'est pas grand, car je doute que vous vouliez bien m'accorder la faveur d'une visite. Ce soir je vous ai regardée avec effronterie. (*Petite effrontée ! va.*) Le froid ne vous a pas quitté. Je sais que vous ne pouvez vous fatiguer. (*Oh ! oh !*)

« Mais venez, ne fusque pour vous serrer la main, l'embrasser, cela suffit à mon bonheur.

« Pardonnez-moi si je me permets de vous importuner, mais à présent ce n'est plus que le délire. (*Si ce n'est que ça !...*)

« Demain, lundi, si vous voulez être indulgent pour me rendre une visite je serai chez moi jusqu'à cinq heures.

« LÉOTARD soyez aussi bon que vous êtes célèbre ! (*Oh ! bien dit ! en avant la claque !*)

« Je vous en prie, si vous avez aimé sérieusement une fois dans votre vie, c'est au nom

de cet amour que je réclame un instant de bonheur.

« Celle qui vous aime ardemment.

« Rire. »

Je doute que les dames des Délassements aient jamais rien reçu de plus passionné.

Oh ! mais pardon, ce n'est pas fini.

« P. S. Je me suis endormie en pensant à vous. Je ne vous raconte pas mon rêve. (*Ah ! ce n'est pas bien.*)

« Pardonnez mon griffonnage. » (*Ne faites pas attention.*)

TROISIÈME TARTINE.

« Lundi, 9 heures du soir.

« Vous avez manqué à mon appel (*A la bonne heure, elle ne me dit plus que je ne suis pas célèbre*), mais croyez bien que mon amour-propre n'est pas blessé; peut-être mon pauvre cœur, car on meut dit : Il faut te brulez les pieds pour voir Léotard, que j'eusse répondu : Oui. D'une brulure, la douleur ne dure que neuf jours (*Oh ! pardon; je crois que ça dépend de la brûlure*), et d'un amour enraciné il faut plus de temps pour en guerir.

« Le tort est à moi; je vous ai souvent souri, mais vous êtes resté froid, impassible. Fatuité de ma part, vous êtes trop beau, trop séduisant, et moi pas assez belle pour capti-

ver votre cœur. (*Je me suis toujours dit qu'il fallait qu'une femme fût furieusement laide pour parler de la sorte.*)

« Vous en avez le choix trop grand, comme dit le *Figaro* journal (*Figaro journal, voilà de tes coups !*) : « M. Léotard est comblé de « lettres de jolies femmes. »

« Adieu donc, ingrat, après vous avoir dit tout ce que mon cœur contenait pour vous, vous n'y répondez pas... Cessez donc de faire battre mon cœur !

« La fièvre sanspar de moi et tout le mal ôt pour moi.

« R^{ine}.

« Mercredi prochain j'irai encore m'ennivrer de votre talent dont on se lasse de voir. (*Voilà qu'elle va recommencer à me dire des sottises.*)

« Pardonnez-moi si j'ai pu vous importuner, cette lettre est la dernière. (*Oh! non.*)

« Demain je vais au bal du *Figaro*, M. de Villemaisant m'a dit que vous y seriez, j'aurai donc le bonheur de vous voir. » (*Nous le verrons bien; c'est après tout M. de Villemaisant que ça regarde.*)

QUATRIÈME ET DERNIÈRE TARTINE.

Fusée à la congrève.

« Samedi.

« Méchant, vous avez ri de mes lettres, vous avez donné mon non à un écuyer, qui, hier soir, à la sortie du Cirque, est venu me prier de me laisser accompagner jusque chez moi; mais je m'y suis refusé, et même j'ai été insolente (*Ah, bah!*), comme il me parlait

pour son compte, comme il ne venait pas de la parre d'un autre. Jamais je n'ai eu de caprice pour ces messieurs.

« Mais pour vous j'en ai un très-fort. (*Je le sais*); la femme est toujours flatté de recevoir un grand homme (*Certainement.*), dont Paris ainsi que la Provence ne parle que de la merveille Léotard.

« Je me dispense cette foi de marqué votre nom, il est trop célèbre. »

Attention ! le mélodrame commence.

« Ho oui ! vous pouvez dire que R^{ine} est folle de vous; vous me troublez l'esprit (*Je suis presque tenté de le croire.*); la nuit je fais des rêves affreux.

« J'ai perdu toute ma gaité (*Sans compter le reste.*), le deuil èt entré chez moi. Léotard, il ne me reste plus qu'un seul espoir, c'est de m'engager là où vous partirez. (*Ah ! ça, c'est*

du dévouement, par exemple.) Alors je ne vous perdrai pas de vue, donc je serai votre amie. Avec vous, faisant partie de la même troupe, vous ne serez pas assez cruel pour me refuser de vous serrer la main. »

Je recommande la tirade qui suit à M. Den-
nery.

« En attendant je souffre bien, moi seul connaît le mal de mon cœur. Je ne l'ai confié à personne. Arrivée chez moi, votre image apparait à mon esprit, et mon cœur bat d'une telle force que je crois que ma poitrine va se briser. (*Ici on tire son mouchoir.*)

« Adieu donc, ingrat, sans pitié, vous êtes le premier et le dernier de mes caprices. Dans ce moment j'apprend à souffrir. Je m'aperçois que je me suis trompé de côté, je n'a plus ma tête à moi.

« Je ne recommencerais pas (*Oh! non.*); je ne sais si je dois vous aimer ou vous haïr; vous m'enlevez toutes mes facultés morales.

« R^{mo}. »

Je ne sais pas si c'est de l'amour, mais à coup sûr c'est de l'insensé.

XXI

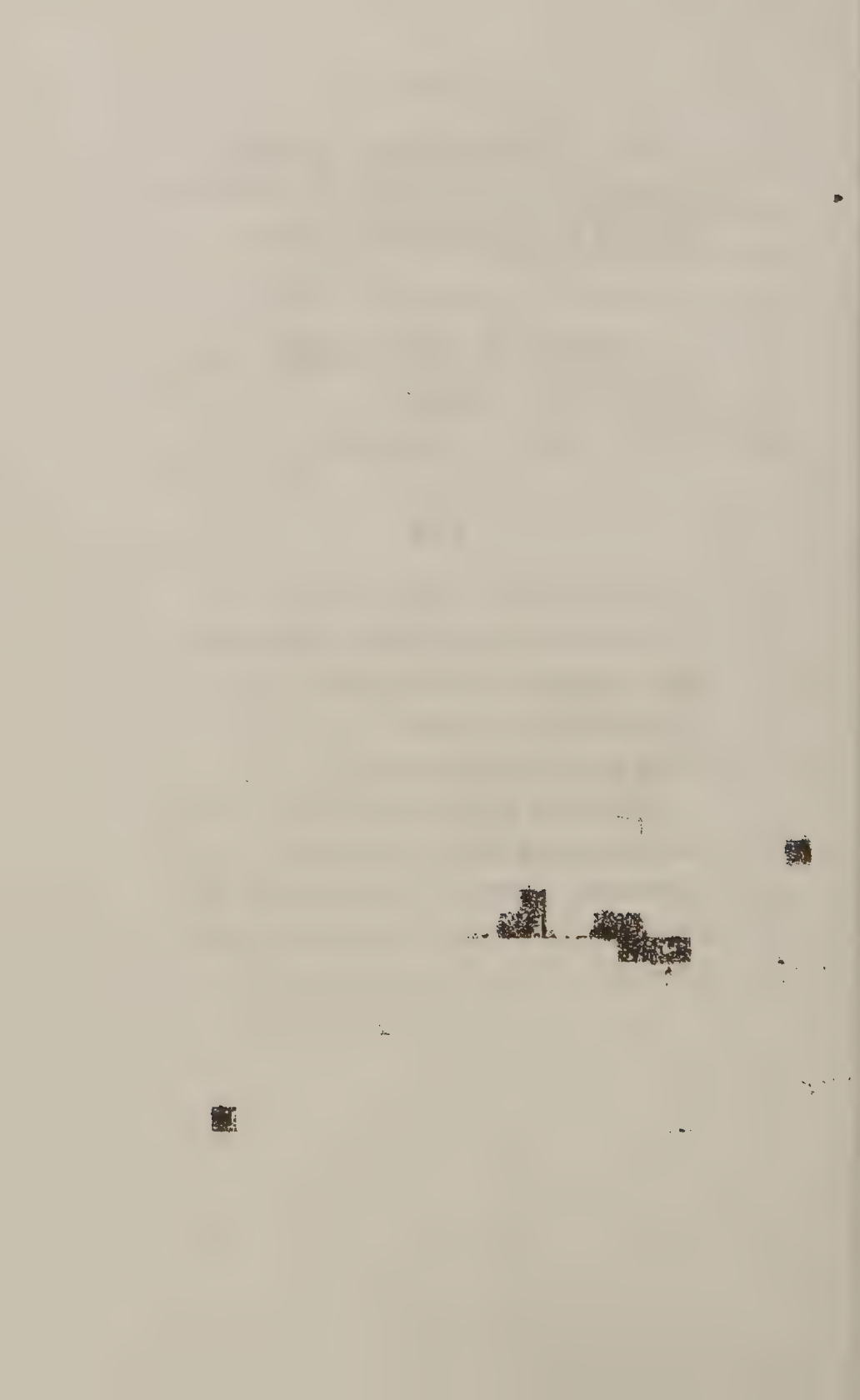
« Le cœur de la femme est un temple dont toutes les portes sont murées. »

Qui est-ce qui a dit cela?

C'est un affreux paradoxe.

« Le cœur de la femme est une citadelle dont toutes les portes sont ouvertes.

Le moyen le plus sûr d'y arriver bien vite, c'est d'y marcher comme les cordiers : à reculons. »



CHAPITRE IV

SOMMAIRE. — Mon voyage à Berlin. — Un entrepreneur de renommée. — Ce que l'auteur des *Guêpes* appellerait une parenthèse. — Barnum. — Une lecture à Londres — Moyen honnête et naturel de se faire 30,000 livres de rente en profitant de l'idiotisme de ses contemporains. — Les journaux américains. — Les chasses dans les Montagnes Rocheuses. — Un troupeau de buffles. — Liberté de la boucherie. — Une soirée soi-disant à mon bénéfice. — Touchante attention d'un prince du sang. — Est-ce une surprise? — Un portrait de famille. — Donnant donnant. — Procédés succulents des Berlinoises. — Mon retour à Paris. — Une citation à la façon de M. Jules Janin.





C'est le 16 mars 1859 que je partis pour Berlin.

Avant de quitter Paris, je reçus la visite d'un Prussien qui avait appris mon départ pour la capitale de son pays, et qui me portait. disait-il, le plus vif intérêt.

Il se disait passé maître dans l'art de la réclame et me proposait les choses les plus insensées.

Je vous développerais volontiers le système que déploya pompeusement cet entrepreneur de renommée, mais je n'y ai rien compris, si ce n'est qu'il renfermait certaines mystifications qui eussent fait honneur au célèbre Barnum, — le premier rasoir qu'aient fourni les manufactures de l'Amérique anglaise.

Il est inutile d'ajouter que le propagandeur prussien s'en retourna avec la douleur de voir sa démarche sans résultat et son éloquence sans succès.

II

Mais, puisque je viens de prononcer un nom

commu, je profiterai du hasard qui vient de le laisser tomber de ma plume pour ouvrir en son honneur ce que Alphonse Karr appellerait une parenthèse.

La digression ne sera pas longue, et elle donnera une idée de ce que peut, au besoin, une imagination industrielle.

III

Il y a quelques années, j'étais à Londres.

Une grande affiche, lettres rouges sur fond blanc, attira mon attention.

Voici ce que j'y lus :

BARNUM A L'HONNEUR DE PRÉVENIR
SES FRÈRES D'ANGLETERRE
QUE, LUNDI PROCHAIN, DANS UNE LECTURE
PUBLIQUE,
IL ENSEIGNERA LE MOYEN HONNÊTE
ET NATUREL DE
SE FAIRE 50,000 LIVRES DE RENTE
EN PROFITANT DE L'IDIOTISME
DE SES CONTEMPORAINS

Je traduis de mémoire, et je ne réponds pas d'une exactitude parfaite.

J'avais bien entendu parler du moyen de se faire deux mille francs de rente en élevant des lapins; mais, en vérité, Barnum enfonçait M. Dégouin.

Au jour fixé, je me présentai, dans une rue de *Cheapside*, à la lecture de Barnum.

Le prix d'entrée était d'un schelling. — Or donc, il y avait foule et la salle était immense.

Une chaire avait été préparée pour le lecteur.

Après quelques instants de vive impatience. Barnum se présente, habit noir et cravate blanche, — une tenue d'académicien.

— Messieurs, fit Barnum, vous êtes ici au nombre de trois mille ; que cette séance se reproduise encore dix fois et faites le compte.

— Je n'ai plus rien à vous apprendre.

Un hourra général s'éleva.

— Messieurs, reprit Barnum, écoutez une histoire.

IV

— Il y a cinq ans, je fus à New-York.

— Le lendemain de mon arrivée, on lut dans tous les journaux, à l'article

SPORT INTELLIGENCE :

« On nous annonce que cinquante jeunes gens des plus nobles familles de New-York projettent une grande chasse dans les *montagnes Rocheuses*, contre des buffles sauvages. »

Un autre jour, on lut :

SPORT INTELLIGENCE :

« Les cinquante jeunes gens des plus nobles familles new-yorkaises sont partis pour les

montagnes Rocheuses. — Dieu garde les intrépides chasseurs ! »

20 janvier, *Sport Intelligence.*

« Les cinquante jeunes chasseurs new-yorkais sont arrivés au but de leur voyage ; — on nous annonce qu'ils ont découvert un troupeau de cent buffles, et que demain ils commenceront à chasser ces terribles animaux. »

L'agitation était grande à New-York, et tout le monde s'entretenait de l'audace de ces cinquante intrépides jeunes gens appartenant aux plus nobles familles.

• •

25 janvier, *Sport Intelligence*.

« Merveille ! Les célèbres chasseurs new-yorkais, etc., etc., ont conçu un plan qui, s'il réussit, produira un événement unique dans les annales de la chasse. Le troupeau de buffles compte cent cinquante têtes, et malgré ce nombre imposant, ils ont formé le projet de les amener à New-York en les chassant devant eux, comme on ferait d'animaux domestiques, et cela, dans le but de donner à leurs concitoyens le spectacle imposant de cette terrible chasse. »

A New-York l'agitation est à 90 degrés Réaumur.



27 janvier, *Sport Intelligence*.

« Hourra pour les célèbres chasseurs new-yorkais. Ils ont déjà fait la moitié de la route et contiennent en bon ordre le troupeau de leurs terribles ennemis. »



28 janvier, *Dépêche télégraphique*.

« Nous sommes à dix lieues de New-York. — Cent soixante buffles (dix femelles ayant mis bas pendant la route). — Conduire les buffles dans une gorge près de New-York, — de là les lâcher dans une plaine et commencer la chasse. »

Suivait le nom de la plaine et le jour de l'arrivée.

New-York trépigne d'impatience.

* * *

30 janvier, *Sport Intelligence*.

« C'est demain que les célèbres chasseurs new-yorkais, appartenant, etc., achèveront leur voyage. Demain nous contemplerons le spectacle le plus imposant que jamais hommes aient pu voir. »

D'immenses affiches furent placardées dans la ville annonçant l'heure et le lieu de la

chasse, — et que le spectacle serait complètement gratuit.

Les New-Yorkais sont montés sur la colonne Vendôme de l'enthousiasme.

V

— Le jour est arrivé, et deux cent mille hommes sont en marche.

— La plaine n'est qu'à deux lieues de New-York.

— On part, — on va arriver, — on arrive.

— Or, avant de rencontrer la plaine où la chasse devait avoir lieu, il fallait traverser une petite rivière et gravir une colline.

— Au delà s'étendait le cirque improvisé.

— Trois mille petits bateaux avaient été

préparés, et le prix de passage était bien modique, — un schelling.

Tout le monde passa.

Tout le monde gravit la colline.

Ft tout le monde vit :

Douze veaux et douze moutons que harcelaient, en criant, douze garçons bouchers.

— Cette petite fête m'a rapporté cent mille francs.

Barnum salua et sortit.

VI

Je pensai que le succès que j'avais obtenu à Paris me dispensait de tout procédé à peu près semblable, et je ne m'étais pas trompé.

Je fus fêté en Prusse comme je l'avais été en France,

Le prince Frédéric paraissait prendre à

mes exercices un intérêt tout particulier. —
Il manquait rarement aux représentations.

VII

A une de mes dernières soirées, que l'affiche annonçait comme étant à mon bénéfice, — ce qui ne prouvait rien, — j'obtins un succès éclatant auquel avaient puissamment contribué les applaudissements de Son Altesse.

Le lendemain, un domestique en livrée m'apporta une grande enveloppe scellée, en cire rouge, du grand sceau de l'État.

Mon cœur battait bien fort pendant que je rompais le cachet.

Je plonge deux doigts dans l'enveloppe, et j'en sors un petit paquet.

Avide de connaître ce qu'il pouvait contenir,

je déroule un premier papier, et je me trouve devant un deuxième.

Je retire ce deuxième, et mes yeux en rencontrent un troisième.

Après avoir enlevé six papiers, je me trouvais encore en présence du même petit paquet amaigri de l'épaisseur des six enveloppes.

Là, je fis une pause et j'en profitai pour me demander quelle espèce de surprise on me ménageait avec tant de soin.

Enfin, après avoir enlevé le *dixième* papier, j'y trouvai :

Une pièce en or de *vingt-trois francs cinquante centimes*,

Avec un petite étiquette taillée en losange et portant ces mots :

*De la part de monseigneur Frédéric de Prusse,
un Frédéric d'or.*

En lisant cette inscription, je cherchai à me faire quelque illusion. — Un Frédéric, me di-

sais-je; — mais c'est cela, le prince aura voulu me donner son effigie.

Certainement cette idée me consolait, et j'aurais voulu la trouver bonne; mais avec la meilleure volonté je ne pouvais ignorer qu'en Prusse, comme en France, le chef de l'État seul a le droit de faire frapper des monnaies.

Et puis la pièce d'or portait la date de 1795.

J'avais par conséquent l'effigie de Frédéric-Guillaume III.

Ce que Son Altesse avait voulu m'envoyer, ce n'était pas à coup sûr un portrait de famille.

C'était... vingt-trois francs cinquante centimes.

Je les pris et je les conserverai longtemps comme un souvenir de mon voyage en Prusse et de la touchante attention de Son Altesse.

Mais, comme avant tout j'ai de l'ordre et que je suppose qu'on doit en avoir aussi lors-

qu'on enveloppe une pièce d'or dans dix morceaux de papier, j'en pris un pour écrire ce reçu :

« Je déclare avoir reçu de monseigneur le prince Frédéric de Prusse une pièce d'or, valeur de vingt-trois francs cinquante centimes de France.

VIII

Par exemple, les Berlinoises ne m'ont jamais écrit.

Après cela, je me plais à croire qu'elles savent concentrer leur enthousiasme mieux que certaines Parisiennes, et puis la chose eût offert de graves difficultés; je ne comprends pas leur langue, et elles auraient craint de

faire des fautes d'orthographe dans la mienne.

Mais en revanche elles avaient des procédés non moins succulents que délicats pour me témoigner leur admiration.

Tous les soirs ma loge était encombrée de friandises de mille sortes et de bouquets splendides.

Maintenant, si on me demandait auquel des deux systèmes je donne la préférence, eh bien!... au risque d'encourir un haro général, je répondrai :

Les lettres restent, c'est vrai, mais... les bonbons se mangent.

IX

Après deux mois de séjour en Prusse, je revins en France.

Que de tribulations ! mon Dieu !

Ici je demanderai à M. J. Janin la permission de risquer une phrase latine, — un peu d'érudition ne nuit pas, d'autant plus que ce sera la première fois sans doute depuis Bilboquet qu'on aura vu un acrobate se servir avec élégance de la langue de Cicéron. — Mais en comparant ma vie d'aujourd'hui à l'existence paisible que je menais dans la bonne cité de Clémence Isaure, je suis forcé de m'écrier :

Quantum mutatus ab illo.

« Qu'avez-vous fait, monsieur Dejean ! »

CHAPITRE V

SOMMAIRE. — Rentrée à Paris. — Le n° 13 et les gens superstitieux. — Cirque de l'Impératrice. — Une femme comme il s'en rencontre. — Mes amoureuses d'après le *Figaro*. — Un déjeuner aux Porcherons. — Propos à la fourchette. — L'aplomb d'un garçon de restaurant. — Une nouvelle Diane. — Une femme qui n'a pas de préjugés. — Histoire d'un manuscrit et d'un homme fort... en blague. — Procédé aussi ingénieux que neuf pour n'être jamais en reste avec ses amis. — Jusqu'où vont les bienfaits de la loi Grammont. — Le pourboire du garçon.

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AT
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS.

I

Le 13 mai, je faisais ma rentrée devant le public parisien.

Remarquez bien cette date néfaste qui se présente aux principales époques de ma vie, et

que je tiens à réhabiliter aux yeux des gens superstitieux.

J'ai porté à la conscription le n° 93.

En arrivant à Paris, la première voiture que je pris portait le n° 93.

Ma maladie se déclara le 13 août; la fièvre me quitta le 13 septembre.

Je suis logé dans un hôtel qui porte le n° 93; j'y occupe la chambre n° 13.

A Berlin, j'occupais également le n° 13 de mon hôtel.

Je faisais partie, à Toulouse, d'un cercle qu'on avait fini par surnommer la Société de la *débine*, parce que nous ne pouvions jamais sortir du nombre treize chaque fois qu'une occasion nous réunissait.

Mon nouvel engagement pour l'Allemagne est de treize mille trois cent trente-trois francs trente-trois centimes par mois.

Et vous voyez que je n'en suis pas plus malheureux.

II

Quelques jours après mon arrivée, je me transportai avec mon matériel dans la rotonde des Champs-Élysées.

Au Cirque de l'Impératrice j'eus les mêmes succès, de toute sorte, que m'avait valus mon apparition au Cirque Napoléon.

Des passions aussi mal éteintes que malheureusesse rallumèrent à mon arrivée, qui coïncidait avec celle des fleurs et du soleil de mai.

Et les tartines émaillées de fleurs et de soupirs se talonnèrent avec plus d'empressement à la porte de mon hôtel, ce qui me permit de continuer l'étude de mœurs que j'avais commencée avant mon départ.

J'en laisse, et des meilleures, pour ne pas vous offrir des redites, car j'ai remarqué que plusieurs de ces poulets plus ou moins brûlants se ressemblent un peu par le fond et beaucoup par la forme, ce qui me ferait supposer que l'institution des professeurs de piano secrétaires intimes, dont j'ai déjà entendu parler, n'est pas une invention d'auteur, mais qu'elle existe et fonctionne réellement.

III

Quelques jours après mon arrivée aux Champs-Élysées, je reçus l'épître suivante, qui dispense, par son orthographe de demander à son auteur le nom du fortuné pays qui la vit naître.

« Monsieur,

« Ayant quelque chose de très important à vous dire, je vous prie d'être assez bon de vouloir bien passer chez moi et surtout venez le plus tôt possible.

« Je vous attends donc demain vendredi 18 du courant tout la journée.

« Vous pouvez venir à l'heure qu'il vous sera le plus facile vous me feriez un grand plaisir.

« Vous devez avoir trouvé ma lettre un peu extraordinaire (*Un peu!*), ne me connaissant pas; mais, si vous le voulez bien, nous ferons connaissance. (*Voilà ce qui s'appelle parler.*)

« Je vous salue,

« TH. B***. »

A ce léger accent je reconnais parfaitement

une Alsacienne pour le moins, blonde, peu poétique, et qui, en se réveillant un de ces matins, s'était avoué, avec non moins de plaisir que de surprise, qu'un caprice lui cabriolait dans la tête.

Je crois reconnaître aussi une de ces biches ingénieuses comme il y en a tant, qui passent leur vie dans des complications impossibles; et l'analyse m'amène à ceci :

Cette fille d'Ève, où perce une origine tudesque, et qui me prévient *qu'elle sera libre de me recevoir toute la journée de demain, vendredi 18 du courant*, et que je puis me présenter chez elle *à toute heure de la journée* sans craindre de la déranger, doit distribuer ses heures, ses jours et... ses soirées comme les nombreux compartiments de son cœur.

Elle doit avoir un vieux garçon qui lui prodigue l'argent et le champagne pour souper chez elle tous les soirs après le spectacle.

Et qui se croit seul.

Un vieux rentier qui acquitte les notes de ses fournisseurs et lui donne de rares rendez-vous, parce qu'il a des convenances à garder;

Et qui croit à sa sagesse.

Un ancien marchand de bouchons de la rue de Rambuteau, qui va régulièrement chez elle de huit heures à neuf heures et demie, trois fois par semaine, en donnant pour prétexte à sa chaste épouse qu'il va faire la partie de loto chez la famille Roubillard,

Et qui se reproche, avec autant de fatuité que de bonhomie, la perte de cette naïve enfant.

Un vieil invalide qui l'*attend* à dîner dans un restaurant de banlieue une fois par semaine, lui promet une légitimité et ses économies, qu'en attendant elle place à un intérêt avantageux, le jour où il pourra se passer du consentement de ses respectables parents;

Celui-là jure de sa fidélité sur sa jambe de bois et par tous les canons pris à l'ennemi.

Un gandin qui va régulièrement y fumer son cigare, excepté les jours de migraine;

Et qui se battrait pour elle.

Enfin un jeune amant de cœur, qui lace ses bottines, accepte sans jamais se plaindre le peu d'amour qu'on lui donne, aime sérieusement,

Et rit de tous les autres, s'il les connaît, parce qu'il se croit aimé pour lui-même.

Décidément je n'entrerais pas en lice.

Ce n'est pas à coup sûr par égard pour le vieux garçon qui soupe ; ni pour le rentier ; ni pour le marchand de bouchons de la rue Rambuteau, qui joue au loto ; ni même pour l'invalides, quoique j'aie les braves en admiration ; et encore moins pour le gandin, qui ferait certainement mieux d'aller fumer ses trabucos au Café-Anglais, vu que ça lui coûterait moins cher : mon intervention ne changerait

pas grand'chose aux paisibles habitudes de tous ces concurrents.

Mais pour le jeune ami intime,

C'est peut-être son premier amour à ce garçon là; amour malheureux, si vous voulez; mais on ne choisit pas à dix-huit ans.

Ce jeune homme m'intéresse; il me semble que je le connais sans l'avoir jamais vu.

Il doit être étudiant ou quelque chose d'approchant; enfin il a une position sympathique.

En arrivant à Paris, car il doit avoir sa famille en province, il adorait sa mère et lui écrivait tous les huit jours.

Depuis qu'il aime... autre chose : non-seulement il n'écrit que quand il n'a plus d'argent, mais, sous le prétexte qu'il a à travailler, il n'ira pas passer ses vacances dans sa famille.

N'ayant que son cœur, chose précieuse, mais non-valeur absolue aux yeux d'une lo-

rette, il apporte quelquefois à son adorée un léger bouquet pris au marché quand les fleurs sont en baisse.

Quand il pense à sa mansarde, il est forcé d'arrêter son attention sur le luxe et le confortable qui entoure la femme qu'il aime; mais, en amoureux qu'il est, il ne va pas chercher l'origine des choses et ne se fait pas le moindre scrupule de s'asseoir de temps à autre sur des fauteuils qu'un autre a payés, se disant, peut-être avec raison, qu'un jeune homme peut être bourré de délicatesse et avoir là-dessus des idées assez larges.

Franchement, j'aime trop ce jeune adorateur, sans le connaître, pour lui briser un cœur digne d'un meilleur placement, et je fais des vœux pour que mon *sacrifice* lui assure de longs jours de bonheur.

Ne recevant ni visite ni réponse, trois jours après on m'apporta une deuxième lettre de la même dame, dont voici la fin :

« Puisque vous n'avez pas voulu *céder à mes vœux*, je n'insiste plus (*A la bonne heure!*), mais je vous prierai en grâce d'être assez bon pour venir me rendre une petite visite, car je crois que nous ne nous reverrons plus (*Hélas!*); je pars pour un long voyage. »

Que les étapes lui soient légères !

IV

A cette époque, je n'avais encore communiqué à personne aucune de ces lettres, car, avant tout, je n'ai jamais plaisanté avec les choses sérieuses, et on n'a jamais mis en doute ma discrétion.

Cependant, en ouvrant le *Figaro*, j'y lus le vaudeville suivant.

Je le donne ici pour rendre hommage à la sagacité de l'auteur qui, sans avoir jamais reçu aucune confiance, avait parfaitement saisi la situation.

Le roman semble plus vrai que la réalité.

LES AMOUREUSES DE LÉOTARD

VAUDEVILLE INÉDIT

s'offre pour la première fois aux lecteurs du *Figaro*,
le 21 juin 1860.

Scène première

Chez mademoiselle Léa. — Un boudoir élégant, où pénètre un demi-jour voluptueux à travers deux fenêtres garnies de rideaux en damas de soie rouge. — Une tenture pareille aux rideaux couvre les murs. — Le plancher disparaît sous un grand tapis en moquette, à fleurs rouges sur fond grenat. — Le reste de l'ameublement se compose d'un canapé tout étoffé en damas de soie rouge, d'un guéridon en bois de rose à pieds contournés, d'une glace dans un riche encadrement en bois sculpté, etc... — Coupes, potiches, statuettes, tableaux.

LÉA, seule.

(Après s'être admirée dans la glace, elle va s'asseoir sur le canapé, où elle reste un instant rêveuse.) Vient-

dra-t-il?... encore quarante minutes d'attente, et je saurai... Ah! pauvre Léa, tu ne croyais pas aux *toquades*!... (Elle cache, en frissonnant, sa tête dans ses mains.) Quand il va venir sonner à ma porte, il y aura longtemps que mon cœur n'aura battu comme il battra alors... Oh! s'il ne venait pas!... Mais non, c'est impossible... après la lettre que je lui ai écrite... Voyons, je veux la relire... (Elle tire de sa poche un brouillon froissé et le lit à demi-voix.)

« Monsieur,

« Je vous écris avec une pleine confiance dans votre galanterie. L'aveu que j'ai à vous faire coûte beaucoup à une femme, quel que soit le rang social qu'elle occupe dans la société... »

(Réfléchissant.) Le rang social?... la société?... est-ce que cela ne signifie pas deux fois la même chose?... S'il allait se moquer de mon style?... montrer cette lettre?... Oh! non, son

âme doit être trop noble, son cœur trop généreux... Au fait, qu'importe, pourvu qu'il vienne !... (Continuant.)

« ... Je ne chercherai pas, monsieur, à me faire meilleure que je ne suis. J'appartiens au demi-monde, mais au grand demi-monde, dont je suis l'une des reines. Mon nom est quelquefois cité dans les chroniques de l'*Indépendance* par un M. Manè, que je ne connais pas du tout, je vous le jure. Enfin, je suis jolie, très-jolie, on me le dit du moins. Mais le seul plaisir que je convoite, c'est de me l'entendre dire par vous.

« Pardonnez-moi cette importunité. Il y a longtemps que je lutte contre moi-même; je ne puis plus résister au désir de vous connaître. Je serai chez moi demain, de deux à quatre, *pour vous seul*.

« Venez, je vous en supplie !

« LÉA.

« Rue Saint-Georges, n°...

« P. S. Je demeure au premier étage, porte à gauche. Veuillez monter sans parler au concierge. »

(Réfléchissant.) Sans parler au concierge!... oui, cela vaut mieux... Il paraît que ce préposé au cordon l'a vu au Cirque, car il m'a demandé l'autre jour si je connaissais Léotard... Léotard tout court!... Ce que c'est que la gloire, pourtant!... (Instant de silence. — Léa regarde sa montre.) Dans dix minutes, il sera ici, près de moi... Ah! j'étouffe... il me semble que je vais me trouver mal... (Elle sonne.)

Scène II

LÉA, MARIE, sa femme de chambre.

MARIE. — Madame a sonné?...

LÉA. — Ouvrez cette fenêtre.

MARIE. — Madame ne désire pas autre chose?

LÉA. — J'attends une visite... Dès qu'elle viendra, vous introduirez la personne.

MARIE. — Oui, madame... (A part, en sortant.)
Quel air rêveur!... Tiens, tiens, tiens!...

Scène III

Au Cirque de l'Impératrice. — Il est deux heures de l'après-midi. — Pendant que quatre écuyères et quatre écuyers répètent une nouvelle manœuvre, Léo-tard se promène bras dessus bras dessous dans les couloirs, avec un de ses camarades.

LÉOTARD, UN AMI.

LÉOTARD. — Oui, mon cher, elle m'attend aujourd'hui de deux heures à quatre.

L'AMI. — Pourquoi n'y vas-tu pas?

LÉOTARD. — Je te trouve superbe, toi!... Tu

sais bien que je reçois tous les matins une correspondance volumineuse... Je la lis même, quand je n'ai pas autre chose à faire. Mais, s'il me fallait courir à tous les rendez-vous qu'on me donne, je n'aurais pas une minute à moi.

L'AMI. — Enfin, cette dame de la rue Saint-Georges mérite peut-être une visite... La lettre était-elle joliment tournée?...

LÉOTARD. — Le billet est parfumé. le papier satiné, l'encre bleue, l'orthographe passable, le style à peu près correct... C'est égal, on voit bien que c'est une biche.

L'AMI. — Il y en a d'estimables.

LÉOTARD. — Je ne dis pas non. Mais, avec elles, toujours même refrain. Elles m'aiment, elles m'adorent... c'est monotone!... Tiens! il y en a une qui m'a écrit qu'elle envie la place de mon père, quand il me lance le tra-pèze...

L'AMI. — C'est de l'amour!

.

LÉOTARD. — C'est de la démente !... Quant à la rue Saint-Georges...

L'AMI. — Eh bien ?

LÉOTARD. — Je veux manquer mon saut périlleux, si je vais la voir ou si je lui réponds un mot.

L'AMI. — Encore une qui en sera pour ses frais !

LÉOTARD. — Tu l'as dit.

L'AMI. — Tu ne l'as pas remarquée par hasard, le soir, ici, quand tu travailles?...

LÉOTARD. — Je ne distingue personne, elles ont toutes les yeux braqués sur moi... Parole d'honneur ! si, dans ces moments-là, je n'étais tout entier à mes exercices, je crois que je rougirais comme une rosière...

Scène IV

Chez mademoiselle Léa.

LÉA, toujours seule.

Trois heures !... il se fait peut-être attendre exprès... Pourtant, s'il ne venait pas !... Où est-il en ce moment ?... Chez une autre femme, une femme qu'il aime, sans doute !... (Avec colère.) Celle-là, si je la connaissais... Bah ! je suis folle, il va venir, il ne peut tarder maintenant... (On sonne. — Avec joie.) C'est lui !... (Elle compose son visage, s'assied nonchalamment et prépare sa première phrase.)

Scène V

LÉA, MARIE.

MARIE. — Madame, c'est monsieur!...

LÉA, avec mauvaise humeur. — Je vous avais prévenue que je n'y étais pas pour lui.

MARIE. — Monsieur insiste tellement... il dit qu'il vient de voir madame regarder dans la rue par la fenêtre.

LÉA, avec rage. — Faites entrer... (A part.) Je vais bien le recevoir!

Scène VI

LÉA, LE MONSIEUR annoncé.

LÉA, brusquement. — Si j'ai défendu ma porte, c'est que je suis indisposée.

LE MONSIEUR. — Et cette merveilleuse toilette?...

LÉA. — Je partais pour le bois, quand un violent mal de tête...

LE MONSIEUR, avec raillerie. — Pauvre chatte!...
(Éclatant.) Vous attendez quelqu'un?...

LÉA, très-calme. — Vous devinez juste.

LE MONSIEUR. — Qui? ce quelqu'un?...

LÉA. — Ce n'est pas vous.

LE MONSIEUR. — Écoutez, madame. Depuis un mois vous n'êtes plus la même.. J'ignore quel sot caprice vous trouble la cervelle; ce que je sais, c'est que vous allez chaque soir au Cirque de l'Impératrice... Ma fortune me permet les plus ruineuses fantaisies, — vous en êtes la preuve, — mais ma position dans le monde me défend d'être ridicule, et je ne veux pas l'être... Dites-moi que je vous gêne, je sors à l'instant, et vous ne me reverrez plus?...

LÉA, impassible. — Vous me gênez!... (Le

monsieur prend son chapeau, sa canne, remet ses gants et se retire avec un flegme tout britannique.)

Scène VII

LÉA, seule.

Oui, pour lui, je sacrifierais tout... Adieu, monsieur de Coffrefort, adieu !... je ne vous regrette pas, allez !... (Moment de silence.) Trois heures et demie !... comme le temps marche lentement !... Ah ! l'attente... l'espoir !... (Avec impatience.) Mais il ne viendra donc pas ? (Léa ne peut plus rester en place ; elle s'assied, se lève, se rassied, va de la glace à la fenêtre, de la fenêtre au canapé, etc. — Quatre heures sonnent.) Il n'est pas venu ! (Elle se jette sur le canapé et se met à pleurer.)

Scène VIII

Il est huit heures moins un quart. — On fait queue devant l'entrée du Cirque de l'Impératrice. — A huit heures précises, Léa, splendidement vêtue, descend de sa voiture dans l'avenue Gabriel; puis elle se dirige vers les bureaux, prend un billet, et entre au Cirque. — Elle a soin de demander à l'ouvreuse une bonne place près de l'entrée des écuyers. — Pendant le spectacle, Léa promène sa lorgnette indifféremment sur toute la salle : elle paraît attacher peu d'intérêt aux différents exercices qui se font sous ses yeux.

UN GROUPE DE GANDINS.

ERNEST. — Décidément, ce Léotard sera cause de notre ruine.

ARTHUR. — C'est, ma foi, vrai!... Il y a six mois, j'étais au mieux avec Cécile, avec Constance, avec Jeanne, avec Esther... Aujourd'hui, elles m'envoient très-bien à la *balance*.

HENRI. — Le trapèze nous dégotte.

ARTHUR. — Tenez ! voici Léa, par exemple. Eh bien, depuis un mois, le petit vicomte a reçu son congé... Léa est toquée, oh ! mais toquée !... je ne vous dis que ça.

ERNEST. — En effet, depuis un mois, elle n'a pas manqué une représentation, même le dimanche!...

HENRI. — Moi, je suis venu ici, le lundi de la Pentecôte, à la récréation enfantine... Crac ! la première femme que j'aperçois, c'est Léa.

ARTHUR. — Et, le soir, elle est revenue à la représentation ordinaire.

FÉLIX. — C'est honteux !

HENRI. — C'est atroce !

ERNEST. — C'est ridicule!..., Je m'étonne que les protecteurs de ces dames leur permettent ces étranges caprices.

FÉLIX. — Oh ! je te conseille de te plaindre, toi!... pour le principe!...

ARTHUR. — Vous conviendrez, cependant,

messieurs, que si Léotard reste encore ici quelque temps, nous sommes *rasés*.

ERNEST. — C'est navrant, ma parole d'honneur !

HENRI. — Moi, je me retire en province, et je ne reviendrai que quand Léotard se sera cassé le cou.

ARTHUR. — Je ne lui veux pas de mal, à ce gymnaste, mais, s'il se cassait quelque chose, je n'irais pas déposer ma carte chez lui.

ERNEST. — Ton adorée irait y déposer la sienne.

FÉLIX. — Bref, mes enfants, le gandin est enfoncé... Quant à moi, je renonce à la profession...

Les écuyers commencent la construction du pont volant. — Léa rattache coquettement les brides de son chapeau, elle arrange les plis de son burnous. — L'orchestre prélude, Léotard paraît.

Scène IX

LÉA, in petto.

Qu'il est beau !... quelle force ! quels muscles !... quelle grâce !... quelle air doux et timide !... Bachelier !... on le dit bachelier !... comme il doit être aimable et spirituel en tête-à-tête !... Voilà son père !... il ne le quitte pas des yeux... Qu'il doit être heureux et fier d'avoir un tel fils !... il lui parle... et lui, il sourit... Je donnerais ma vie pour un de ces sourires !...

Léotard exécute ses *Merveilles gymnastiques* avec son agilité et sa souplesse ordinaires. — On l'applaudit frénétiquement. — Mille cœurs de femmes battent à se rompre. Tous sont aussi agités que celui de Léa. — Les exercices terminés, on rappelle Léotard, qui revient, salue courtoisement et va se déshabiller. — Léa sort par la porte des écuysers.

Maintenant, il ne peut tarder à sortir... la soirée est superbe... Quand la foule se sera dispersée, peut-être le verrai-je sortir par cette porte... et alors, oui, je lui parlerai... je lui dirai que je l'aime éperdument, et s'il veut se laisser enlever, je l'enlève!...

La foule a disparu peu à peu — Léa se promène sous les arbres en face de la sortie des écuyers. — Deux fenêtres du Cirque sont encore éclairées. Dix minutes après, obscurité complète. — En ce moment, plusieurs formes blanches, grisâtres, semblables à des fantômes ou à des âmes en peine, apparaissent tout à coup comme si elles sortaient de dessous terre. — Léa est tellement absorbée dans ses méditations, qu'elle n'aperçoit aucune de ses rivales. Celles-ci se promènent lentement, dirigeant vers la porte un regard plein d'impatience et de désirs fiévreux. — Enfin, la porte s'ouvre. Deux hommes en franchissent le seuil.

Scène X

LES RIVALES, LÉOTARD, M. LÉOTARD
PÈRE.

CHŒUR DE FEMMES, à voix basse. — C'est lui !!!

LÉOTARD. — Tiens, mon père, ces cigares sont excellents... Veux-tu en fumer un?...

(Il donne un trabucos à son père.)

Léa les suit de très-près et écoute leur conversation.

M. LÉOTARD PÈRE. — Si tu veux, nous nous lèverons demain matin à cinq heures : nous ne connaissons pas encore Bougival, nous irons y passer la journée.

LÉOTARD. Ça va, nous emporterons des lignes, et nous rapporterons une friture... (Ils s'éloignent bras dessus bras dessous, en causant et en fumant.)

Scène XI

LÉA, seule.

Je souffre horriblement... je suis jalouse de

son père... Est-ce bien son père qui lui donne le bras?... une femme serait capable de se déguiser ainsi pour... Allons ! je suis folle... mais cet homme n'a donc pas de sensibilité?... Une femme aimée par lui serait si fière de l'attendre ici, tous les soirs!... oh ! pour être cette femme-là, un soir seulement, je donnerais... Et il aime la pêche à la ligne!... Le voilà qui s'éloigne... il rentre tranquillement chez lui, comme un bourgeois.. Ah ! j'aime cet homme, je l'aime!... (Elle lui envoie des baisers.)

Les deux Léotard disparaissent par la rue Matignon. Quand elle les a perdus de vue, Léa se dirige vers sa voiture qui l'attend dans l'avenue Gabriel.

LÉA, à son cocher. — Pierre, demain matin, à cinq heures, vous attellerez,.. Nous irons à Bougival!...

V

N'en déplaise au *Figaro* je ne fus pas à Bougival.

Mon amour pour la friture ne m'a pas encore conduit dans ce charmant port de mer.

Le jour en question, j'étais tranquillement couché dans mon lit à huit heures du matin, et je ne pensais guère à pêcher à la ligne, quand trois coups assez violents furent frappés à ma porte.

Il n'y avait qu'un ami de vieille date ou un créancier *idem* qui pût se permettre une pareille audace.

Or, des créanciers, je n'ai pas eu encore le loisir d'en posséder.

Ça ne pouvait être qu'un ami.

En effet, c'était Nougaret qui m'arrivait, le lorgnon à l'œil et le cigare au vent.

Il venait me chercher pour déjeuner.

VI

Une demi-heure après nous descendions les Champs-Élysées.

« Où comptes-tu me mener, lui dis-je, ce matin ?

— Je serais d'avis que nous allussions aux Porcherons.

— Y déjeune-t-on bien, au moins ?

— Oh ! mon cher, on y fait des études superbes. »

Cette réponse ne me paraissait guère catégorique, et j'aurais bien pu lui objecter que, pour faire des études, je n'avais pas besoin d'aller si loin.

Mais je voyais qu'il désirait pour le moment aller aux Porcherons, et, comme je n'ai jamais aimé à contrarier mes amis, je me laissai conduire.

VII

Après une course de quelques minutes, la voiture s'arrêtait sur la *place Cadet*, devant un restaurant que vous connaissez tous, et à dix heures nous nous installions à une table des Porcherons,

A droite en entrant.

Nous avons déjà été devancés par quelques habitués qui étaient en train de dévorer leur premier repas avec un appétit digne d'un meilleur sort.

Et nous fîmes comme eux, au milieu des

mille propos à la fourchette qui aboutissent presque tous au garçon,

Cette invariable boussole des restaurants qui trouve le moyen de ne pas perdre vingt fois la carte dans une journée.

Celui qui voudrait se donner la peine de recueillir les mille propos incohérents qui arrivent à ses oreilles pendant l'espace d'un repas aurait obtenu une page bien bizarre à la fin de l'opération.

VIII

UN MONSIEUR A DROITE, élevant entre le pouce et l'index une moitié d'asperge qu'il vient de trouver dans sa demi-douzaine :

« Garçon ?

LE GARÇON. — Voilà !

LE MONSIEUR. — Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous me donnez là une asperge qui a déjà servi de cure-dent à quelqu'un.

LE GARÇON, sans se déconcerter. — Ah ! dam', m'sieu, ce sont des primeurs. »

Et il va d'un autre côté.

Le monsieur trouve ce garçon très-fort et mange ses asperges en se promettant de ne plus demander des primeurs.

UNE DAME A GAUCHE. — Garçon ?

LE GARÇON. — Voilà !

LA DAME. — Il n'y a pas de radis dans la salade !

LE GARÇON, même jeu de physionomie. — C'est vrai, madame, il y en avait hier.

LA DAME, d'un air indifférent. — Ah !

Et elle mange sa salade sans insister davantage.

Ce qui me ferait supposer qu'elle n'a appelé le garçon que pour nous donner l'échantillon d'un organe qui doit produire plus d'effet à

la Closerie des Lilas qu'il n'en produirait, à coup sûr, à l'Opéra-Comique ou au théâtre Beaumarchais.

IX

Une dame mise avec l'élégance la plus extravagante déjeunait en face.

« Sais-tu ce que c'est que cette dame ? me demanda Nougaret.

— C'est une biche.

— Au contraire, c'est une Diane qui vient commencer sa chasse.

« Elle s'habille pour venir aux Porcherons comme pour aller à Mabilles ou au Château des Fleurs.

On lui trouve des couleurs très-fraîches, mais elle est comme les tableaux de Diaz, elle demande à être vue d'une certaine distance.

X

— Et celle qui vient prendre familièrement une allumette dans le gilet du garçon pour allumer une cigarette ?

— Oh ! pour celle-ci, elle a mon estime ; c'est une femme sans préjugés. Elle prend son café avec un homme en blouse, et elle n'en est pas plus fière pour ça.

— Le café n'en est pas moins bon.

— Et l'homme aussi. »

XI

A ce moment un nouveau personnage, qui attirait plus particulièrement l'attention de mon

ami, fit son entrée dans le restaurant et alla se placer dans un coin assez éloigné de notre table.

« Tu ne connais pas ce nouveau venu ? Je ne t'en fais pas un reproche, mais moi, je le connais et je sais sur son compte certaine aventure qui ne manque pas d'intérêt.

C'est l'histoire d'un manuscrit et d'un homme fort... en blague.

Tel que tu peux le voir encore, quoiqu'il ait cherché à s'éloigner de notre table, il n'appartient pas à la première jeunesse, mais on ne peut pas dire qu'il soit vieux. — Il a l'âge que nous aurons dans huit ou dix ans.

S'il n'a plus de cheveux, il possède en revanche une longue moustache blonde qui descend fort à propos sur ses petites lèvres pour cacher le dénûment des mâchoires.

On dirait que pour relever son teint il a collé sur ses pommettes des écailles de homard.

Il se donne des allures de mousquetaire, quoiqu'il soit loin d'avoir l'emboupoint de Porthos, la franche loyauté d'Athos, l'amabilité d'Aranis et encore moins la bravoure de d'Artagnan.

Au moyen de grelots étourdissants qu'il suspend toujours à sa plume, il fait tant de bruit qu'on est forcé de le remarquer et que quelques personnes même lui trouvent du talent. — Le siècle est si facile !

Dernièrement, un jeune homme, ébloui par quelque succès de province, arrive à Paris avec toutes ses belles illusions et un manuscrit.

Il avait choisi son meilleur.

Il va frapper à la porte de chaque directeur ; il y laisse ses illusions, mais il en rapporte toujours son manuscrit qu'on n'a pas même ouvert.

Partout on lui conseille de se faire un nom avant de débiter. — C'est, du reste, un bon

conseil qui serait excellent s'il était praticable.

Le jeune homme promène son désespoir et son manuscrit dans les rues de Paris, il ne lui reste plus pour toute consolation que l'exemple de Corneille qui mourait de faim à côté du *Cid*.

Mais un jour son espérance renaît.

Il fait la connaissance du monsieur qui vient d'entrer et lui fait part de sa position.

LE MONSIEUR. — Comment, ce n'est que ça ? Mais je suis très-bien avec tous les directeurs. — Chilly ne cherche qu'une occasion de m'être agréable, Fournier est tout à ma disposition, Holstein me demande tous les jours des pièces et Harmand n'a rien à me refuser. — Voilà mon adresse, venez me voir et je me charge de vous faire lire.

Le MANUSCRIT est au comble du bonheur ; seulement il ne veut pas que son PROTECTEUR agisse en aveugle, il lui apporte sa pièce pour

qu'il en prenne connaissance et promet de revenir dans trois jours.

XII

Après les trois jours,

Le PROTECTEUR, voyant arriver le MANUSCRIT :

— Vous voilà, cher; j'étais impatient de vous voir pour vous féliciter; c'est magnifique!

LE MANUSCRIT, embarrassé. — Certainement...

LE PROTECTEUR. — C'est tout bonnement sublime. Nous allons aller ensemble au théâtre de ***. Voulez-vous qu'on lise, ou bien préférez-vous lire vous-même? à votre aise.

— Mon Dieu, ça m'est égal.

— Vous lirez vous-même, c'est plus commode.

.

Une fois sur le boulevard, le PROTECTEUR s'arrête devant un café et manifeste le désir de déjeuner.

Le MANUSCRIT ne veut pas accepter cette politesse d'un homme qui se dérange pour lui; d'un autre côté, il ne peut pas se permettre de la lui faire lui-même. Ce n'est pas qu'il n'en ait la bonne volonté, mais il ne lui reste que très-peu d'argent pour se nourrir en attendant son succès; et deux déjeuners dans un café des boulevards, ça coûte cher!

Il répond qu'il a déjeuné.

Alors c'est le PROTECTEUR qui est embarrassé. Il attendait un ami qui devait lui apporter une somme folle, l'ami et la somme ont fait défaut. — Il demande quelque argent à son protégé.

Celui-ci le lui prête de grand cœur, lui donne rendez-vous passage de l'Opéra, et le laisse au café pendant qu'il va lui-même déjeuner chez Duval pour vingt-cinq sous.

Après le déjeuner, il court au rendez-vous, mais il voit défiler tout Paris excepté son protecteur.

XIII

Le lendemain, le PROTECTEUR n'est pas en peine de bonnes raisons.

— J'ai vu moi-même le directeur, il nous attend ce soir — ou demain ; — mais ce n'est pas tout : on m'a commandé deux pièces pour le Cirque, nous les ferons ensemble ; je compte sur vous, au moins !

Il fallait déjeuner, mais le MANUSCRIT était à sec, — seulement il lui restait une montre en or.

Il ne connaît pas le chemin du Mont-de-Piété, mais son protecteur se charge de le conduire.

Il lui en coûte de se séparer d'un cadeau

paternel, peut-être un souvenir de famille, mais que ne ferait-on pas pour arriver ?

La montre est mise au clou.

Le MANUSCRIT croit avec cet argent pouvoir se soutenir quelques jours encore en attendant des subsides de sa famille. Mais le soir tout sera *lavé*

Et on n'aura vu aucun directeur.

Un diner chez un des meilleurs traiteurs de Paris emporte une bonne partie de la somme.

On prend des voitures

On fume des trabucos,

Et l'on va au café.

XIV

Il faut dire pourtant que le PROTECTEUR était peiné de voir son nouvel ami payer toujours la dépense, aussi je dois faire connaître un

•

bon mouvement dont il fut pris en sortant du café.

LE PROTECTEUR. — Voyons, *nous* reste-t-il encore beaucoup d'argent ?

LE MANUSCRIT. Il sort le restant de la caisse. — Voilà !

LE PROTECTEUR, prenant le tout et le mettant dans sa poche. — Donnez-moi donc ça, mon cher, il est bien juste que je paye à mon tour.

Le MANUSCRIT trouva la chose tellement forte qu'il se laissa exécuter sans rien dire.

A dix heures il fallut se séparer, — sans avoir vu le directeur.

Il pleuvait à verse, le PROTECTEUR regagnait son domicile dans une voiture fermée.

Et le MANUSCRIT traversait tout Paris sous les gouttières.

Il n'avait plus un sou, seulement il savait qu'il avait eu affaire à un filou.

XV

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je dis que je ne comprends pas comment ce jeune homme n'a pas étranglé le monsieur.

— Certes, s'il ne l'a pas fait, ce n'est pas qu'il n'en eut grande envie. Mais il craignait de se compromettre.

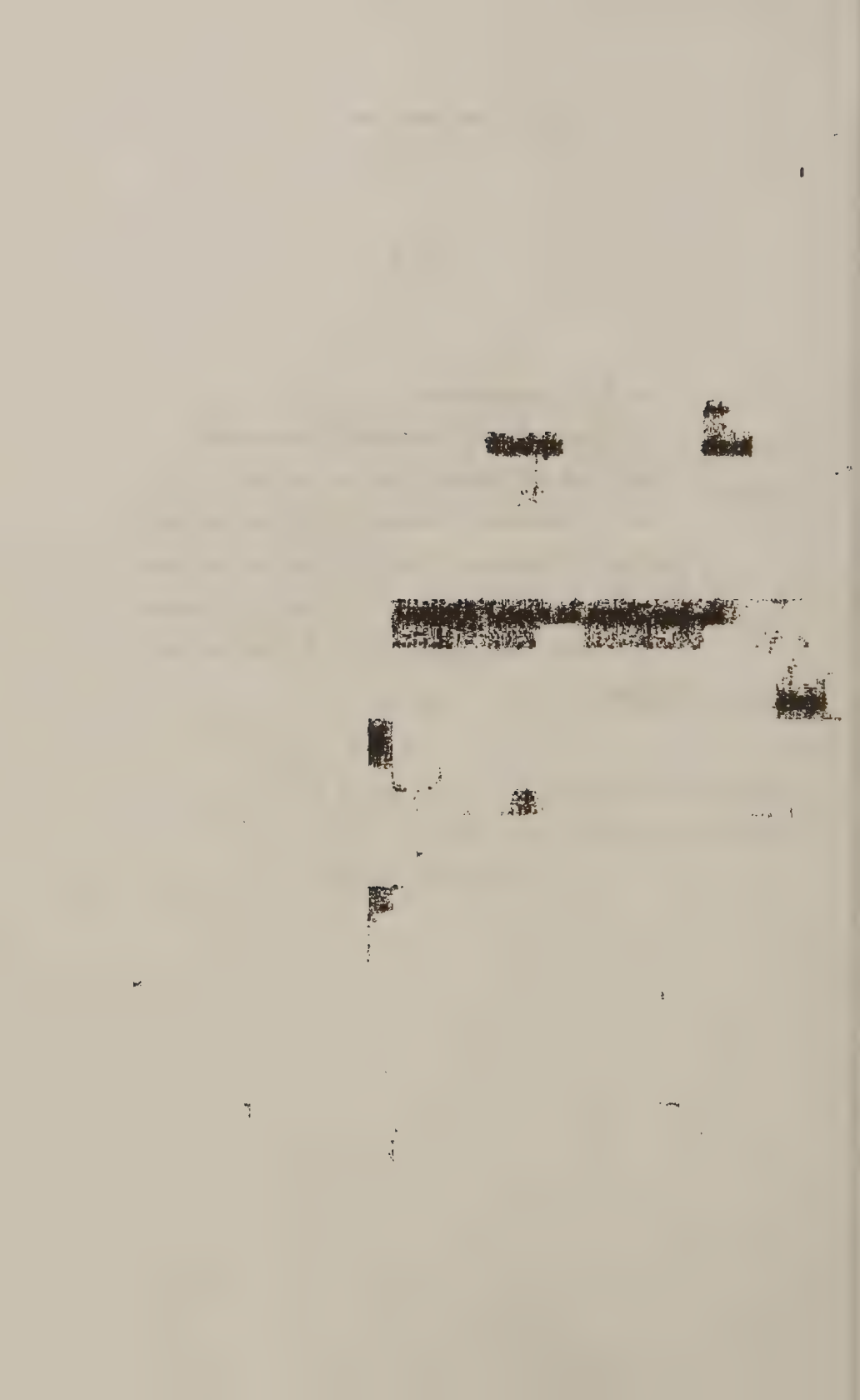
— Comment ? pour assommer un chien pareil !

— Précisément. Tu sais bien que depuis la loi Grammont, on ne peut plus tuer son chien.

— Garçon ! l'addition !

XVI

- Voilà, monsieur.
- Quatre francs cinquante ? les voici.
- Vous ne donnez rien au garçon ?
- Si, attends !... Je vais te donner un bon conseil. « Tu vois ce monsieur qui tire sur un bifteck, là-bas dans le coin ? Quand tu auras un drame à faire jouer, tâche d'avoir sa protection. »



CHAPITRE VI

SOMMAIRE. — Une femme (si c'en est une) peinte par elle-même. — Que t'ai-je fait, *Tintamarre*, réponds-moi ! — Le mot d'une lionne. — Une femme sans façons. — Un drame au clair de lune. — Où mon ange gardien prend la figure d'un agent de police pour venir me tirer d'embarras. — Dénouement de rigueur. — L'ennui de la célébrité. — Je demande quatre hommes., et un pompier. — Le *Charivari* fait de moi un personnage historique. — Morale.

27

27

27

27

27

I

Revenons maintenant à nos... brebis.

On a beaucoup écrit sur les femmes peintes par elles-mêmes, mais on avait oublié celle-ci, — si toutefois c'est une femme, ce que je n'oserais affirmer :

« Monsieur,

« Pardonnez à une pauvre femme qui a

perdu la tête en admirant la vôtre. (*Vous êtes bien aimable !*)

« Venez demain, vendredi, à trois heures, passage Saint-Pierre, Grande rue des Baignolles. Une vieille femme, avec un foulard rouge (*Je frissonne !*), vous attendra. Présentez-vous à elle en lui disant : Nevers (*Sapristi !*), elle vous conduira vers moi. (*Hum ! hum ! ceci sent un peu la mystification.*)

« L... »

Deux jours après :

« Monsieur,

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ? Vous avez sans doute considéré ma lettre comme étant une plaisanterie. (*Un peu, un peu.*) Vous avez eu tort. (*Erreur huma...*) Auriez-vous peur par hasard, d'avoir affaire à une femme l'aide ? (*Oh ! oui.*) Ma pudeur (*Ho !!!*) exigerait que je me taise sur ce sujet

(*Oh ! taisez-vous*); mais, pour vaincre vos scrupules (*Scrupules ? — Enfin !*), je vais vous faire mon portrait. (*Faites, faites.*)

« J'ai dix-huit ans. (*C'est gentil, ça !*) Je ne suis ni grande ni petite. (*Entre Goliath et ton Pouce, je vois ça d'ici.*) Je crois avoir une assez jolie taille. (*Je crois bien comme Goliath, — cinq pieds quatorze pouces.*) Les cheveux excessivement blonds, les yeux bleus, la bouche petite, les... (*Oh ! madame, pardon !*) »

Les cheveux blonds et les yeux bleus, c'est joli, mais c'est commun; moi, je suis comme Musset, j'aime, avec des cheveux blonds, des yeux noirs, et des yeux bleus avec des cheveux bruns. Le bon sens dit bien que ce n'est pas harmonieux, mais... c'est rare. J'aime le melon au mois de janvier, parce qu'il est difficile de se le procurer. J'ai cela de commun avec les biches, qui adorent aussi ce fruit dans la même saison... parce qu'il est plus cher.

— Ainsi teignez vos cheveux ou changez la couleur de vos yeux.

Continuons la description des charmes de cette princesse, nous verrons où ça nous mènera.

« J'ai des pieds et des mains (*Je m'en étais douté*). Vous verrez ! vous verrez. (*Je m'en rapporte.*) Quant à l'esprit, vous serez à même d'en juger. (*J'en juge déjà.*)

« Je vous attendrai lundi, à trois heures, passage Saint-Pierre, près du jardin.— Ce passage se trouve Grande rue des Batignolles.

« L...

« Pourvu que votre père n'intercepte pas ma lettre ! » (*Ah ! oui, pourvu que mon...*)

Le premier arrivé attendra l'autre.

II

L'autre soir, au Cirque, au moment où je montais sur mon praticable, je sentis quelque chose qui me chatouillait les mollets; je baisai la tête, et je vis deux dames qui profitaient de ma confiance pour sonder le dessous de mon maillot.

Je vous avouerai que je fus assez surpris de ces voies de fait, que je trouvai au moins licencieuses, et qui n'ont leur raison d'être qu'aux barrières.

Le lendemain, en parcourant le *Tintamarre*, je trouvai la cause de cette curiosité.

« Une dame, disait le journal tracassier, à force de rêver de Léotard, vient d'accoucher d'un maillot rebourré. »

Voyons, messieurs du *Tintamarre*, que vous ai-je fait pour me jouer un pareil tour?

Venez une bonne fois vous assurer que mon

maillot ne contient rien de frauduleux, et n'allez plus, je vous en supplie en grâce, répandre des bruits qui peuvent avoir pour moi les conséquences les plus funestes.

Que deviendrais-je si toutes les femmes atteintes de curiosité voulaient s'assurer de la chose? Heureusement qu'elles n'ont pas eu encore l'idée d'employer le système du sondage, mais ça pourrait venir. Depuis que le *Tintamarre* a jeté des doutes sur la sincérité de mon maillot, il me semble tous les soirs *en montant en scène*, que je vais recevoir cent épingles dans mes jambes.

Dernièrement, il vint au Cirque une dame qui ne partageait pas les idées du *Tintamarre*.

III

Un éclat de rire venait de partir d'un groupe de jeunes gens des deux sexes.

« Savez-vous, monsieur Léotard, me dit un des rieurs, ce que cette dame blâme dans votre costume? »

Mon père me passe l'inspection et attend.

« Elle trouve, continua le monsieur, que.. vous avez un maillot de trop.

— Comment, Jules, me dit mon père, une fois que je fus dans ma loge, tu n'as rien répondu à ce monsieur?

— Que voulais-tu que je lui répondisse?

— Eh ! parbleu ! il fallait lui assurer que tu ne portais qu'un maillot.

— Ils le savent bien assez.

— Eh bien, alors, pourquoi disent-ils que tu en as un de trop, puisque tu n'en as qu'un.

— Ils sont si drôles ! »

IV

Terminons par le dossier d'une certaine

dame qui n'aime pas les cérémonies de langage.

Je ne l'ai jamais vue, et elle me tutoie comme si nous avions jamais été à l'Académie ensemble.

« Mon cher petit ami,

« En te voyant hier au soir, je t'ai retrouvé si beau, si ravissant, que mon cœur s'est de nouveau enflammé, et palpitait à chaque instant du bonheur de te voir. » (*Soixante fois par minute, je connais ça,*)

Je vous déclare qu'il faut que je sois bien sûr de moi-même pour me persuader que je n'ai pas déjà connu cette dame d'une façon même assez intime.

« Je te prie de ne pas me refuser la prière que je te fais, celle de venir me voir; tu me rendras bien heureuse, sans toutefois penser qu'à l'amour platonique. (*Oh! je serais bien*

curieux d'entendre de sa bouche la définition de la chose!)

« Je suis presque certaine que tu me reconnaitras, car tu m'as beaucoup remarquée hier au soir. (*Ça, par exemple, c'est de la prétention.*)

« Tu es bien gentil, mais tu serais bien plus aimable en venant demain, lundi, ou mardi, à l'heure que tu voudras. (*Il n'y a pas d'heure pour les braves.*)

« Je t'attends avec la plus vive impatience et pense toujours à toi ainsi qu'à ton talent que j'admire.

« Crois à tout mon amour sincère et dévoué.

« Celle qui t'aime plus que sa vie.

« C. L...

« Rue Saint-Georges, n°... au deuxième. »

Elle ne dit pas si c'est au-dessus d'un entre-sol.

DEUXIÈME LETTRE.

Dans laquelle on voit que mademoiselle C. L..., rue Saint-Georges, n°..., au deuxième, avec un sous-entresol, n'est pas complètement dépourvue de littérature.

« Mon petit ami,

« Je viens t'exprimer tout le regret que j'ai eu en ne te voyant pas venir.

« J'ai attendu ta bonne visite chaque jour avec une fiévreuse impatience (*Pauvre ange!*) ou bien, au moins, un petit mot de ta main chérie. (*Il paraît qu'elle tient à mon autographe. La dame aux renseignements lui aura vanté ma courtoisie.*) Mais si tu pouvais comprendre ce que je souffre, tu ne te laisserais attendre un seul instant. (*Ce que c'est pourtant que de manquer d'intelligence!*) Ne

crains pas de te trouver en face d'une figure. »
(*Est-ce qu'elle va aussi me faire son portrait? — Tournons la page.*) « d'une figure inconnue (*On pourrait le supposer.*); tu me reconnaitras de suite.

« Moi, ta plus fidèle admiratrice, qui t'aime à en devenir folle (*Et la Salpêtrière, malheureuse !*), et qui viens presque chaque soir applaudir à ton talent. (*Elle aurait dû encore ajouter : que j'admire. Le professeur de piano-secrétaire devrait au moins varier son style selon l'élève. J'ai retrouvé cette même phrase dans la moitié de mes lettres.*)

« Pourquoi donc, samedi, as-tu penché la tête dans ma voiture et es-tu parti sans me dire un mot? »

Ceci demande une explication.

Je me rappelle, en effet, que le samedi d'avant, au moment où je rentrais chez moi, je vis une voiture arrêtée devant ma porte et j'eus la curiosité bien naturelle de regarder

qui pouvait ainsi faire faction devant mon domicile.

« J'aurais été si heureuse de t'y offrir une place, et nous aurions pu causer amicalement. (*Toujours, bien entendu, sans penser qu'à l'amour platonique.*)

« Oh ! je t'en supplie (*Voilà que ça commence.*); oh ! je t'en supplie, viens ! viens mettre fin à une torture de chaque instant.

« Comme je suppose que tu n'as rien à faire à la sortie de ton Cirque, je t'attendrai demain au soir, *mardi*, de dix heures et demie à onze heures.

« Ne crains pas de te compromettre, je suis discret comme la tombe. (*Elle a vu ça chez Victor Hugo ou chez Bouchardy, seulement elle a trop bien copié, la malheureuse ! elle oublie de faire accorder l'adjectif avec le substantif pour la circonstance.*)

« Adieu, mon petit ami, c'est-à-dire au revoir ; à demain sans faute je t'espère, et suis,

en t'attendant, celle qui t'aime le plus sur la terre. Je donnerais ma vie pour toi. (*Sacrifice inutile.*)

« Mille baisers,

« C. L... »

V

Le lendemain, comptant trop sur la promesse de mademoiselle C. L..., qui devait m'attendre à la sortie du Cirque, je pris une voiture pour faire une promenade. A mon retour, une heure après, me croyant hors de tout danger, je dis bonsoir à mon cocher sur la place de la Concorde, et je me disposais à remonter les Champs-Élysées pour rentrer à mon hôtel, lorsqu'une jeune femme me barra le passage.

Une autre, moins jeune et moins bien mise,

probablement la *dame de compagnie*, se tenait à distance.

J'avais été passablement surpris de cette façon cavalière d'aborder les gens paisibles, et j'eusse préféré avoir affaire à un coupe-jarret; je lui aurais jeté ma bourse et tout aurait été dit; aussi je reçus mademoiselle C. L..., car c'était elle, assez froidement.

La jeune personne pleura, insista de toutes les façons; mais voyant que les petits moyens n'aboutissaient pas, elle usa des grands, et je la vis s'évanouir et chanceler.

Je m'avançai alors pour la recevoir dans mes bras, dans l'espoir que ça lui suffirait et qu'une fois cette satisfaction obtenue elle reviendrait à elle pour me laisser revenir à mon hôtel.

Mais pas du tout; il paraît qu'elle s'y plaisait, et l'évanouissement prit un tel caractère de vérité que j'eus la naïveté d'y croire.

Ce qu'il y avait de plus désespérant, c'est que

la gouvernante restait toujours à sa place de bataille et regardait cette scène au clair de lune avec l'impassibilité d'une duègne d'opéra comique.

J'étais dans des transes horribles. Si je me fusse trouvé à côté d'une des deux fontaines, j'aurais bien volontiers essayé du système des douches qui, dit-on, est infailible pour ces sortes d'indispositions passagères, mais j'en étais éloigné de plus de vingt-cinq pas.

Comment faire?

VI

J'en étais là de mes réflexions, lorsque, au plus fort de l'embarras, je vis la belle évanouie recouvrer d'elle-même toute sa raison et me quitter sans se faire prier, — en

me disant adieu, comme dans le drame de M. Denmery.

Pour le coup je ne compris rien à ce changement subit, mais je ne tardai pas à connaître la cause du bonheur bien inespéré qui m'arrivait.

Mes deux dames m'eurent à peine quitté qu'elles furent accostées par un sergent de ville qui leur adressa la parole; sans doute pour leur faire comprendre les inconvénients qu'il y a pour la santé à s'évanouir sur la place de la Concorde à une heure du matin.

Ainsi, à l'avenir, quand une femme s'évanouira dans vos bras, les douches deviennent inutiles;

Criez : A la garde!

Quelques jours après je reçus cette lettre.

« Mon cher, monsieur,

(Comme vous voyez il y a progrès, elle ne me tutoie plus, mais elle m'aime toujours.)

« Depuis le samedi soir où nous avons causé ensemble, votre froideur m'a indisposée, et (*appris la politesse*); malgré cela, je ne puis m'empêcher de vous aimer, et mon amour augmente de jour en jour. (*Voilà un amour qui dans un an pourra lutter avec le Panthéon.*)

« Je vous en supplie, venez me faire une petite visite de convenance (*Convenance me va.*); venez ce soir en sortant du Cirque, je vous attendrai à dix heures et demie. Je suis au lit, malade.

« Je vous serre amicalement la main,

« C. L... »

Le moyen est bon, mais il n'est pas neuf. Je veux bien croire que mademoiselle C. L... est capable d'être dans son lit, plus ou moins malade à dix heures et demie, mais il ne serait pas impossible non plus que, pendant que mes exercices me retiennent aux Champs-

Élysées de huit à neuf heures, elle fût à prendre joyeusement des glaces chez Frascati.

La vie est si dure !

Toujours est-il qu'elle ne m'a plus écrit, — et je n'ai pas la force de lui en vouloir.

VII

On a bien raison de dire que la célébrité est une chose très-embarrassante. Je le voudrais, qu'il me serait impossible de vivre comme tout le monde. Je ne puis pas m'aventurer dans une rue sans m'entendre dire : Léotard, — *c'est mon fils*. A force d'entendre parler par Nougaret des délirantes soirées du célèbre Markouski, j'ai été vingt fois sur le point de l'y accompagner, et chaque fois j'ai reculé devant les conséquences.

Si le soir, avant de rentrer chez moi, je

veux faire une promenade devant mon voisin Mabilles, je suis de suite signalé et suivi par un nombre très-peu rassurant de vestales de ce temple de la folle joie. Que serait-ce si j'en franchissais le seuil ?

Je ne m'y hasarderai que quand j'aurai obtenu une garde de quatre hommes et un pompier.

Et puis le *Charivari* m'appelle le *Joseph* du Cirque.

Je voudrais bien vous y voir, messieurs du *Charivari* !

VIII

MORALE. — Il ne faut voir dans tout cet engouement autre chose qu'un effet de maillot.

Tous les écrivains qui ont parlé de la Grèce, M. Edmond About entre autres, soutiennent

que les hommes y sont de beaucoup plus beaux que les femmes.

C'est que les hommes ont conservé le costume antique : le maillot qui fait ressortir leurs formes, et la gracieuse fustanelle qui leur dessine parfaitement la taille.

Voulez-vous être adoré des dames ! Le trapeze n'est pas de rigueur ; mais, au lieu de vous draper dans des vêtements ingrats, inventés par les femmes, et qui vous donnent l'air de ridicules mannequins, prenez un costume plus naturel, qui ne dissimule pas vos avantages.

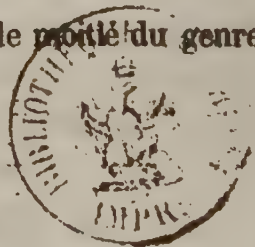
D'où je conclus, dût-on m'accuser de paradoxe,

Que :

La femme est la plus belle moitié du genre humain...

Après l'homme.

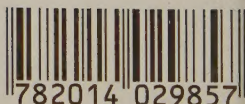
FIN








CPSIA information can be obtained
at www.ICGtesting.com
Printed in the USA
LVHW081900290722
724727LV00011B/715



9 782014 029857



Mémoires de Léotard

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k113397x>

Ce livre est la reproduction fidèle d'une œuvre publiée avant 1920 et fait partie d'une collection de livres réimprimés à la demande éditée par Hachette Livre, dans le cadre d'un partenariat avec la Bibliothèque nationale de France, offrant l'opportunité d'accéder à des ouvrages anciens et souvent rares issus des fonds patrimoniaux de la BnF.


Les œuvres faisant partie de cette collection ont été numérisées par la BnF et sont présentes sur Gallica, sa bibliothèque numérique.

En entreprenant de redonner vie à ces ouvrages au travers d'une collection de livres réimprimés à la demande, nous leur donnons la possibilité de rencontrer un public élargi et participons à la transmission de connaissances et de savoirs parfois difficilement accessibles.

Nous avons cherché à concilier la reproduction fidèle d'un livre ancien à partir de sa version numérisée avec le souci d'un confort de lecture optimal.

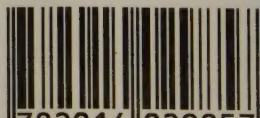
Nous espérons que les ouvrages de cette nouvelle collection vous apporteront entière satisfaction.


Pour plus d'informations, rendez-vous sur www.hachettebnf.fr

 **hachette**
LIVRE

{BnF}

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE


9 782014 029857

 **SO-BWT-361**